

Une vie, une œuvre, Louis-Claude de Saint Martin, le Philosophe Inconnu,

Une émission d'Hubert Juin. France Culture le 31/7/1986

[01] CITATION :

L'univers peut passer, les preuves de mon Dieu n'en seront pas moins immuables, parce que l'âme de l'homme surnagera sur les débris du monde.

Si vous éteignez l'âme humaine, ou si vous la laissez se glacer par l'inaction, il n'y a plus de Dieu pour elle, il n'y a plus de Dieu pour l'Univers.

[02] Je tiendrai mon âme en activité, pour avoir continuellement en moi une preuve de mon Dieu.

Je la tiendrai occupée à la méditation des lois du Seigneur.

[03] Je la tiendrai occupée à l'usage et à l'habitude de toutes les vertus.

Je la tiendrai occupée à se régénérer dans les sources vivifiantes.

Je la tiendrai occupée à chanter toutes les merveilles du Seigneur, et l'immensité de sa tendresse pour l'homme.

Quels instants pourront lui rester qui ne soient pas remplis par la prière ?
Ma vie sera un cantique continuel, puisque la puissance et l'amour de mon Dieu sont sans borne.

Dès que je m'approcherai du Seigneur pour le louer, il m'enverra le sanctificateur.

Le sanctificateur m'enverra le consolateur.

Le consolateur m'enverra l'ami de l'ordre.

L'ami de l'ordre m'enverra l'amour de la maison de mon Dieu.

L'amour de la maison de mon Dieu, m'enverra la délivrance :

Et les ténèbres se sépareront de moi, pour être à jamais précipitées dans leurs abîmes.¹

[04] Présentateur :

Louis-Claude de Saint Martin est le grand exemple de l'illumination française. Que faut-il entendre par cela ? Et tout simplement qu'aux siècles des Lumières, ce fut un grand mouvement. Ce grand mouvement se scinde en deux courants. Je parle très, très grossièrement. Le courant matérialiste d'une part et le courant mystique d'autre part. Bien sûr, ceci amène des divergences et des convergences.

Divergences et convergences qui vont d'ailleurs donner lieu au premier écrit de Louis-Claude de Saint Martin, notre Philosophe Inconnu, *Des erreurs et de la Vérité*. Il sera lu immédiatement, Sébastien Mercier, d'ailleurs, en parle dans le Tableau de Paris, il aura des lecteurs français.

Ce qu'on oublie surtout c'est qu'il aura beaucoup de lecteurs allemands, tel que Novalis, tel que Eckhartshausen, tel que Von Baader. Il sera beaucoup, extrêmement lu en Russie. Alors qui était le Philosophe Inconnu, quel était son œuvre, c'est l'objet de la présente édition. Mais encore faut-il pouvoir lire Louis-Claude de Saint-Martin. Que trouve-t-on en librairie ?

D'abord des œuvres très éparses et des publications régulières, les *Cahiers Louis-Claude de Saint Martin* d'une part, le *Bulletin martiniste* d'autre part et enfin aux éditions Cariscript une masse très importante de documents martinistes.

Comme livres, il y a *L'Homme de Désir* aux éditions du Rocher dans l'édition de Robert Amadou, *Mon portrait philosophique et moral* que nous devons au même Robert Amadou, qui va paraître aux éditions Julliard, *Le Ministère de l'Homme-Esprit*, aux éditions rosicruciennes, deux éditions du texte posthume *Les Nombres*, l'une par Nicole Jacques-Chaquin aux éditions Belisane, l'autre due à Robert Amadou dans la série des Documents martinistes chez Cariscript. Enfin, il y a une édition des œuvres majeures en sept volumes en RFA aux éditions Olms à Hildesheim.

[05] Le désir de Louis-Claude de Saint Martin c'est le désir de Dieu et ce désir, et bien, désigne la maladie d'être homme :

¹ Louis-Claude de Saint-Martin, *L'Homme de désir*, Editions du Rocher, 1979, n° 12, p. 40-41.

[06] CITATION :

J'arrive à un âge et à une époque où je ne puis (?) frayer qu'avec ceux qui ont ma maladie. Or cette maladie est le spleen de l'homme. [07] Ce spleen est un peu différent de celui des anglais, car celui des anglais les rend noir et triste et le mien me rend, intérieurement et extérieurement, tout couleur de roses. Ce qui fait que rien de ce qui est partiel et dans le temps ne peut me guérir. C'est que ma maladie tient de l'universalité.

[08] Présentateur :

Robert Amadou, ce qui nous requiert premièrement c'est de donner un visage, on ne peut pas, de donner, en tout cas, une existence, ça je crois qu'on peut, dans certaines limites, à ce personnage qui quand même signait *le Philosophe Inconnu*. Alors, il s'agirait de savoir en quelques mots qu'est-ce que nous connaissons de cet Inconnu ?

Robert Amadou :

« J'ai d'abord envie de vous dire, et peut-être pourrions nous développer ce point, que le Philosophe Inconnu, cela signifie théosophe.² Et Joseph de Maistre disait « Louis-Claude de Saint Martin est le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes ». Cela dit, il est né sous Louis XV et il est mort très peu avant l'Empire. 1743 s'il faut être précis pour la naissance à Amboise, de petite noblesse tourangelles, 1803, [09] tout près de Paris, à Aulnay, tout près de la Vallée aux Loups, d'ailleurs où vivait Chateaubriand. Et sa vie s'est déroulée principalement entre Amboise, où il est né et où il a passé sa jeunesse, et qu'il appelait son enfer,³ [10] Paris qu'il appelait son purgatoire, et Strasbourg qu'il appelait son paradis.⁴

Présentateur :

Pour le paradis, je voudrai tout de suite, quitte à bousculer la chronologie, signaler que, là, il y a une dame. C'est-à-dire, malgré tout on en voit très peu, encore que Louis-Claude de Saint-Martin ait beaucoup fréquenté le monde. Bien sûr, ce n'était pas un mondain absolu, mais enfin, il y avait chez lui de la mondanité. Mais, alors à Strasbourg, il rencontre l'âme, si l'on peut dire.

Robert Amadou :

Très exactement. C'était un apôtre mondain. Sa tâche était, comme il le disait, de *donner la béquée au petit poulet* ; il essayait de pêcher les poissons ; il se trouve qu'il les pêchait comme il l'a dit lui-même, surtout dans les palais et dans les châteaux.⁵

2 Robert Amadou in *La Tour Saint Jacques*, cahier consacré à Louis-Claude de Saint-Martin n° 7, Edition Roudil, Paris 1961, a publié une étude historique et critique intitulée « Le Philosophe Inconnu et Les Philosophes Inconnus ». dans laquelle sont étudiées les raisons qui ont poussé Louis-Claude de Saint-Martin à signer « Le Philosophe Inconnu ». Après avoir réfuté des raisons ésotériques (3 hypothèses irrecevables), R. Amadou envisage les raisons nécessaires et insuffisantes : au 18^e siècle, les Philosophes ce sont les encyclopédistes (Diderot, etc.) et les Philosophes Inconnus, ce sont les hermétistes ou les alchimistes (et un alchimiste franc-maçon, bien sûr) : « L'expression Philosophe Inconnu a été empruntée sciemment par Saint-Martin, sans que celui-ci en gardât le sens primitif, aux alchimistes, à l'endroit desquels il éprouvait de l'intérêt, peu de sympathie et une immense méfiance ». p. 80.

³ *Mon Portrait*, n° 304 : « Vers la moitié du mois de septembre 1792, j'ai été rappelé par autorité de mon père, de mon paisible séjour de Petit-Bourg à Amboise. Sans les puissants secours de mon ami Boehme, et sans les lettres de ma chérissime amie B... j'aurais été anéanti dès les premiers moments que j'ai été rendu dans ma ville paternelle, tant étaient nuls les soins que j'avais à y rendre, et les appuis que j'avais à y attendre. Encore malgré ces deux soutiens j'ai éprouvé de telles secousses de néant que je puis dire avoir appris à y connaître **l'enfer de glace et de privation** ». [C'est moi qui souligne].

⁴ *Mon portrait*, n° 282 : « Il y a trois villes en France, dont l'une est mon paradis, et c'est Strasbourg. L'autre est mon enfin, et l'autre est mon purgatoire. Dans mon paradis, je pouvais parler et entendre parler régulièrement des vérités que j'aime. Dans mon enfer je ne pouvais ni en parler, ni en entendre parler, parce que tout ce qui tenait à l'esprit y était antipatique (sic) ; c'était proprement un enfer de glace. Dans mon purgatoire, je ne pouvais guerre en parler, et je n'en entendais jamais parler que de biais. Mais encor valait-il mien en entendre parler de biais ou de bricole que de n'en point entendre parler du tout ; aussi je me tenais dans mon purgatoire quand je ne pouvais aller dans mon paradis ».

⁵ « Il y a quelques petits poulets qui viennent de temps en temps me demander la becquée, et je ne crois pas devoir la leur refuser, selon mes moyens. » Correspondance de Saint-Martin avec Kirchberger, lettre n° 86 du 27 février 1796. www.philosophie-inconnu.com

De par ses origines, encore qu'il ait fréquenté du monde plus élevé, disons socialement que celui où il était né, et il en était d'ailleurs assez content. Il s'est trouvé en rapport avec des personnages importants et en particulier de la noblesse.

Cela dit, pour en revenir à Strasbourg,⁶ effectivement, il a rencontré, là, une dame qui s'appelait Charlotte de Boecklin qui appartenait à un cercle où Salzmann était sans doute le principal personnage et qui cultivait la connaissance de Jacob Boehme. Il a rencontré cette dame, il a rencontré Jacob Boehme par son intermédiaire en particulier, de sorte qu'il a eu deux chérissimes « a-êtres » (?) l'adjectif est de lui, la chérissime B⁷ qui était la chérissime Charlotte de Boecklin, et le chérissime B, qui était le chérissime Boehme, qu'il n'a rencontré évidemment que de manière posthume, mais pour Louis-Claude de Saint-Martin tout était signe, le monde était un monde de miroir et le fait que l'initiale du patronyme de la dame et du patronyme du *philosophe teutonique*, était la même initiale n'était pas du tout fortuite.

Quant à sa vie, et bien..., ce qui l'a marqué le plus au départ, on ne peut pas rentrer dans les détails, mais cela est un point très important, c'est qu'il a été orphelin de mère très jeune, que son père s'est remarié et que sa belle-mère a été une véritable mère pour lui et d'une certaine façon la première femme initiatrice,⁸ la deuxième ayant été Charlotte de Boecklin dont nous parlions tout à l'heure.

Il a fait des études au collège de Pont-Levoy,⁹ il est venu faire son droit à Paris,¹⁰ son père qui voulait beaucoup l'établir la fait entrer dans la magistrature. Il y est entré et il y est resté six mois, après lesquels il s'est enfui en disant qu'il n'avait jamais été capable de savoir à la fin d'un procès qui avait gagné et qui avait perdu.¹¹ Son père a persisté à vouloir l'établir ; on l'a installé dans l'armée grâce à un brevet de sous-lieutenant au régiment de Foix que lui avait donné Choiseul,¹²

⁶ *Mon Portrait*, n° 272 : « [...] Je dois dire que cette ville de Strasbourg est une de celles à qui mon cœur tient le plus sur la terre, et que sans les sinistres circonstances qui nous désolent dans ce moment [la maladie de son père qui le retient à Paris, je crois], je m'empresserais bien vite d'y retourner. 10 juillet 1792 ».

⁷ Voir *Mon portrait* n° 7, p. 56 : « Il y a eu deux êtres dans le monde en présence desquels Dieu m'a aimé ; aussi quoique l'un de ces deux êtres fût une femme, (ma B.) j'ai pu les aimer toutes deux aussi purement que j'aime Dieu, et par conséquent les aimer en présence de Dieu ; et il n'y a que de cette manière-là dont on doit s'aimer, si l'on veut que les amitiés soient durables ». Egalement n° 103 : « J'ay par le monde une amie comme il n'y en a point ; je ne connais qu'elle avec qui mon âme puisse s'épancher tout à son aise, et s'entretenir sur les grands objets qui m'occupent, parce que je ne connais qu'elle qui se soit placée à la mesure où je désire que l'on soit pour m'être utile ; malgré les fruits que je ferais auprès d'elle, nous sommes séparés par les circonstances. Mon Dieu qui connaissez le besoin que j'ay d'elle, faites lui parvenir mes pensées, et faites moi parvenir les siennes ; et abrégez s'il est possible les tems (*sic*) de notre séparation ».

⁸ *Mon portrait*, n° 111, p. 88 : « J'ay une belle-mère à qui je dois peut-être tout mon bonheur puisque c'est elle qui m'a donné les premiers éléments de cette éducation douce, attentive et pieuse qui m'a fait aimer de Dieu et des hommes. Je me rappelle d'avoir senti en sa présence une grande circonscription intérieure qui m'a été fort instructive et fort salutaire. Ma pensée était libre auprès d'elle, et l'eût toujours été si nous avions eu que nous pour témoins ; mais il n'y en avait un dont nous étions obligés de nous cacher comme si nous avions voulu faire du mal ».

⁹ de 1755-1759. Source : Robert Amadou, *Martinisme*, CIREM 1997, 2^{ème} édition, p. 11.

¹⁰ De 1759-1762. Source : Robert Amadou, *Martinisme*, CIREM 1997, 2^{ème} édition, p. 11.

¹¹ De 1764-1765, Source : Robert Amadou, *Martinisme*, CIREM 1997, 2^{ème} édition, p. 11.

« Dans le temps qu'il fut question de me faire entrer dans la magistrature, j'étais si affecté de l'opposition que cet état avait avec mon genre d'esprit, que de désespoir je fus deux fois tenté de m'ôter la vie. C'est peut-être la faiblesse qui me retint, mais sans doute, c'est encore plus la main suprême que me soignait de trop près pour me laisser aller à cet égarement ; et sui probablement voulait que je servisse à quelque chose dans ses plans. Aussi au bout de six mois, trouvai-je le moyen de sortir de cette effroyable angoisse. N° 181.

Je n'oublierai point que pendant les six mois que j'ai été dans la magistrature, j'avais beau assister à toutes les plaidoiries, aux délibérations, aux voix, et au prononcé du président, je n'ai jamais su une seule fois qui est-ce qui gagnait, ou qui est-ce qui perdait le procès, excepté le jour de ma réception, où on avait arrangé un petit plaidoyer, que l'on était convenu d'avance qu'il serait couronné. Je ne crois pas qu'il soit possible de laisser faire à quelqu'un un pas plus gauche que celui que je fis en entrant dans cette carrière. Dieu sait que je versais des larmes plein mon chapeau, le jour de cette maudite réception, où mon père assista à mon insu dans une tribune. Si je l'avais su, cela m'eût coupé tout à fait la parole. » *Mon Portrait*, n° 207.

« Je n'ai jamais pu savoir, pendant l'espace de six mois, qui, dans une cause jugée, avait gagné ou perdu son procès, et cela, après plaidoiries, délibérations et prononcées du président entendus ». Cité par Papus in Louis-Claude de Saint Martin, Chacornac, Paris 1902, p. 7.

« Je n'oublierai point que, pendant les six mois que j'ai été dans la magistrature, j'avais beau assister à toutes les plaidoiries, aux délibérations, aux voix et au prononcé du président, je n'ai jamais su une seule fois qui est-ce qui gagnait ou qui est-ce qui perdait le procès, excepté le jour de ma réception, où on m'avait arrangé un petit plaidoyer que l'on était convenu d'avance de couronner. Je ne crois pas qu'il soit possible de laisser faire à quelqu'un un pas plus gauche que celui que je fis en entrant dans cette carrière. Dieu sait que je versai des larmes plein mon chapeau le jour de cette maudite réception où mon père assista à mon insu dans une tribune : si le j'avais su, cela m'eût coupé tout à fait la parole. » Cette citation de Louis-Claude de Saint Martin se trouve sur le site Le philosophe inconnu : www.philosophe-inconnu.com/Homme/Sainte_beuve2.htm

¹² *Mon portrait* n° 82 : « Un fameux ministre le duc de Choiseul a été sans la sçavoir l'instrument de mon bonheur, lorsque voulant entrer au service, non par goût, mais pour cacher à une personne chère mes inclinations studieuses, il me plaça dans le seul régiment où je pouvais trouver le trésor qui m'était destiné. Quelqu'un me dit un jour, à ce sujet, fort plaisamment que Dieu a fait quelques fois nourrir ses prophètes par des corbeaux ».

Choiseul que son père connaissait bien puisque son père avait été maire d'Amboise et que Choiseul avait près d'Amboise, le domaine de Chanteloup, et il est resté là quelques années.¹³ L'état militaire ne lui convenait pas beaucoup, mais c'est dans cette carrière militaire qu'il a, par l'intermédiaire de camarades, de camarades officiers, rencontré un personnage tout à fait étonnant qui l'a marqué à jamais, dont il a dit qu'il n'avait jamais pu faire le tour ¹⁴ et qui l'a constamment appelé son premier maître, le second étant Jacob Boehme. Je parle bien sûr et vous le savez bien de Martinez de Pasqually. »

CITATION :

Les principales des dépositions de l'homme sont premièrement que s'il est si évidemment une sainte et sublime pensée de Dieu, quoiqu'il ne soit pas la pensée Dieu, son essence est nécessairement indestructible car comment une pensée de Dieu pourrait-elle périr ? Secondement, que Dieu ne pouvant se servir que de sa pensée, l'homme lui doit être infiniment cher car comment Dieu ne nous aimerait-il pas ? Comment pourrait-il ne pas aimer sa pensée ? Nous nous complaisons bien dans les nôtres. Troisièmement, et c'est ici la plus importante des dépositions que l'homme nous présente, si l'homme est une pensée du Dieu des êtres, nous ne pouvons nous lire que dans Dieu lui-même, et nous comprendre que dans sa propre splendeur puisqu'un signe de nous est connu qu'autant que nous avons monté jusqu'à l'espèce de pensée dont il est le témoin et la manifestation. Et puisqu'en nous tenant loin de cette lumière divine et créatrice dont nous devons être l'expression dans nos facultés, comme nous le sommes dans notre essence, nous ne serions plus qu'un témoin insignifiant sans valeur et sans caractère. Vérité précieuse qui démontre ici pourquoi l'homme est un être si obscur et un problème si compliqué aux yeux de la philosophie humaine.

Présentateur :

Et alors, c'est ici, Robert Amadou, que nous touchons quelque chose de très important, il me semble, parce que même quand on lit, parce que maintenant nous avons l'occasion de lire le *Traité de la Réincarnation* de Martinez de Pasqually, que nous avons également le rite, le catéchisme des élus cœens qui est une branche de la franc-maçonnerie créée par Martinez de Pasqually et animée par ce dernier, il y a là comme une entreprise de théurgie, si on peut dire, mais entreprise à laquelle à la fois Louis-Claude de Saint-Martin va rester fidèle mais de laquelle il va se détacher, c'est-à-dire, je dirai pour ma part qu'il va spiritualiser.

Robert Amadou :

Je crois que le terme spiritualiser est tout à fait exact. On pourrait peut-être le préciser encore un petit peu en disant que Saint Martin va interioriser la théurgie. Autrement dit, ce que propose Martinez de Pasqually en corollaire pratique de sa doctrine de la réintégration, ce sont des cérémonies au cours desquelles l'homme requiert les esprits bons de l'assister dans la lutte à laquelle lui, homme, mineur, parce que dernier émané par Dieu, est appelé à entrer pour combattre le mal et favoriser la réintégration de toutes choses dans leur principe, c'est-à-dire pour l'anéantir dans le néant ; mais pour les autres dans la divinité qui est effectivement leur principe originel.

Cette théurgie est pratiquée soit individuellement soit en groupe mais par rattachement à un ordre qui, comme vous le disiez très justement, est un rameau de la franc-maçonnerie.

¹³ de 1765-1771, Source : Robert Amadou, *Martinisme*, CIREM 1997, 2^{ème} édition, p. 11.

¹⁴ *Mon portrait* n° 167 : « Après le duc de Choiseul, c'est Grainville premier capitaine de grenadiers au régiment de Foix qui a été l'instrument de mon entrée dans les hautes vérités qu'il me fallait. C'était en 1765, quelques jours après mon arrivée dans le régiment. Je n'étais pas très jeune, et il me distingua entre mes camarades et vint à moi sur la place du Château-Trompette. Il me fit quelques questions auxquelles je répondis de mon mieux selon les faibles connaissances que j'avais ; il fut content néanmoins, et dans peu de jours, on m'ouvrit toutes les portes que je pouvais désirer. Champoleon, capitaine au même régiment était plus instruit que Grainville, et il aurait pu m'être plus utile qu'il ne me l'a été s'il ne s'était pas cru obligé de se voiler et de me faire tirer la langue. Il n'y avait pas de zèle aussi vif, et aussi pur que le mien. Si Martinès de Pasqually qui était notre maître à tous avait voulu me connaître, il m'aurait conduit autrement qu'il n'a fait, et aurait fait de moi un autre sujet quoique je lui aye cependant des obligations inexprimables, et que je remercie Dieu tous les jours d'avoir permis que je participasse, quoiqu'en petite mesure, aux lumières de cet homme extraordinaire qui a été pour moi le seul homme vivant, de ma connaissance, dont je n'aye pas fait le tour ».

Cette franc-maçonnerie peut être rattachée à l'ensemble qu'on nomme la franc-maçonnerie illuministe, la franc-maçonnerie mystique par distinction ou par opposition quelques fois avec soit une maçonnerie plus ou moins philosophique au sens des Lumières, mais celle-là, elle est finalement très peu répandue.

Il y a la loge des Neuf sœurs que l'on cite toujours, bien sûr, Franklin, La Harpe, il y a la loge du contrat social et puis il n'y a pas grand chose d'autre. Dans les loges, on faisait des choses très diverses mais finalement on faisait très peu de politique contrairement à ce que l'on croit. Mais bien souvent on s'y livrait à des activités qu'on dirait aujourd'hui culturelles, c'était plutôt des sociétés savantes, ou des endroits où l'on pratiquait comme on dirait aujourd'hui encore la convivialité.

Mais il y a cette branche de la maçonnerie mystique extrêmement importante du point de vue de l'histoire des idées mais peu importante du point de vue numérique, en fait c'est une toute petite minorité et l'Ordre des élus coëns, fondé par Martinez de Pasqually qui avait d'ailleurs donné comme titre exact ***l'Ordre des chevaliers maçons élus coëns de l'univers*** et donc une branche de cette maçonnerie mystique, pour diverses raisons.

D'abord parce que très généralement au 18^e siècle on donnait volontiers une forme rituelle à toute association même souvent mondaine, même souvent badine, d'autre part parce qu'il ne faut pas oublier qu'il y avait pas de liberté d'association et que la franc-maçonnerie était généralement tolérée, donc c'était finalement commode de donner une forme maçonnique.

Et puis, mais cela est un point qui nous entraînerait très loin il faut tout de même, je crois, le marquer, parce que le développement mystique de la franc-maçonnerie est bien un développement d'un germe qui existe au sein de la franc-maçonnerie. On peut se demander si lorsque la franc-maçonnerie est seulement mondaine ou bien si, qui pis est, elle devient philosophique, elle ne trahit pas sa véritable vocation.

Cela dit et pour revenir à Louis-Claude de Saint-Martin, il s'est aperçu très vite que la théurgie cérémonielle était un pis aller. Et il s'en est aperçu à la suite de Martinez de Pasqually lui-même. Un jour, après une cérémonie de théurgie, Louis-Claude de Saint-Martin a posé à Martinez de Pasqually la question : « Maître, lui dit-il, pourquoi faut-il tant de choses pour prier Dieu ? » Et Martinez de Pasqually lui a répondu : « Il faut bien se contenter de ce que l'on a ! »¹⁵

[11] Qu'est-ce que cela signifie ? Je vais essayer de le résumer d'un mot. Cela signifie, je crois, que Martinès de Pasqually était beaucoup moins chrétien que Louis-Claude de Saint-Martin. Il y a un certain judéo-christianisme, un judéo-christianisme certain chez Martinès de Pasqually que personnellement je crois avoir été un marane, et ne me demandez pas de le prouver, j'en suis incapable, j'allais dire une critique interne qui me fait avancer cette hypothèse ; j'en suis convaincu mais je ne peux pas le prouver. Il y a un christianisme très pur chez Louis-Claude de Saint-Martin.

Autrement dit, pour Martinès de Pasqually, la théurgie cérémonielle est indispensable parce que nous avons besoin d'intermédiaires, nous avons besoin de médiateurs, nous avons besoin d'assistance.

CITATION :

Je ne connais rien de plus expansif , de plus communicatif et même, si j'osais dire, de plus jaseur que Dieu. Il voudrait à tout moment nous montrer son cœur et nous développer tous ses secrets.

[12] Présentateur :

Il y a rapport entre le secret et le philosophe, le philosophe étant celui qui cherche à pénétrer le secret, voire à le dévoiler. Mais, comme ici, il est question de Dieu, le rapport se fait entre le secret et le théosophe, ce qui est tout différent. Or, Louis-Claude de Saint Martin signe ses livres le *Philosophe Inconnu*. Yvon Belaval, pourquoi Philosophe et pourquoi Inconnu ?

¹⁵ *Mon portrait*, n° 41 : « Lorsque dans les premiers tems de mon instruction je voyais le maître P. préparer toutes les formules et tracer tous les emblèmes et tous les signes employés dans ses procédés théurgiques, je lui disais : Maître, comment, il faut tout cela pour prier Dieu ! Je n'avais guères que 25 ans lorsque je lui tenais ce langage ; aujourd'hui que je suis prêt d'en avoir le double, je sens combien mon observation était fondée, et combien dès mon plus jeune âge, j'ay offert des indices de l'espece de germe qui était semé en moi ».

Dans *La correspondance de Louis-Claude de Saint Martin avec Kirchnerberger*, on trouve ceci : « [...] car c'est à l'âge de 23 ans que l'on m'avait tout ouvert sur cela : aussi, au milieu de choses si attrayantes pour d'autres, au milieu des moyens, des formules et des préparatifs de tout genre auxquels on nous livrait, il m'est arrivé plusieurs fois de dire à notre maître : Comment maître, il faut tout cela pour le bon Dieu ? et la preuve de tout cela n'était que du remplacement, c'est que le maître répondait : il faut bien se contenter de ce que l'on a ». Lettre 4, 12 juillet 1792. Source : www.philosophe-inconnu.com

Yvon Belaval :

En particulier pour la période qui nous concerne, et il y a des travaux qui ont été faits là-dessus, le mot philosophe va devenir un mot, pas technique d'abord au début du siècle, mais mondain. On va traiter quelqu'un de philosophe, et le mot philosophe remplace *honnête homme*. Là où, au 17^e siècle, on se disait honnête homme, maintenant on va dire c'est un philosophe, sans qu'il soit un technicien de la philosophie dont il ignore généralement tout, mais il peut connaître aussi.

Alors, vous voyez, c'est un mot à la mode, tout à fait (???) comme on dirait aujourd'hui, qui se développe au 18^e siècle, ne subsistera pas parce qu'après il sera avalé par les concours. N'oubliez pas que ceux qui faisaient de la philosophie n'étaient pas des professeurs de philosophie. Après, ce sera avalé par les concours, le philosophe ce sera le professeur de philosophie.

Mais c'était pas ça à ce moment-là. C'était l'homme qui vivait d'une certaine manière, et qui avait des idées sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure pour le différencier d'avec Saint-Martin. Voilà le mot philosophe. Il s'est appelé philosophe, ce n'était pas original, il suffisait d'écrire, on vous traitait de philosophe, on vous appelait philosophe.

C'est ce qui est arrivé à Diderot quand il est sorti de Vincennes où on l'avait emprisonné, il s'est pris pour Socrate ou on l'a pris pour Socrate, Voltaire, tous ces gens-là. Alors, il était le philosophe. C'est surtout Diderot qu'on appelait le Philosophe. Il n'était pas le seul. C'était tout à fait général, cette histoire-là. Voilà le mot philosophe.

Quant à *Inconnu*, ça, ça existait déjà. Inconnu signifiait *secret*, simplement, appartenant à une société secrète. Et je crois que l'origine de ces points que l'on mettait à la place des lettres vient au fond de l'architecture ; dans les monuments et dans beaucoup d'endroits, on ajoutait comme « etc. » quand le mot était connu, on le voyait, on mettait des points pour finir.

Alors, voilà, votre Philosophe Inconnu qui va signifier le Philosophe franc-maçon. Parce que la Franc-maçonnerie apparaît à ce moment-là, elle nous vient du milieu de Newton avec Desagliers, etc. il y aura ça, à ce moment-là, la maçonnerie.

Mais il y aura beaucoup de maçonnerie, trois grandes maçonneries qui se formeront, toutes condamnées par le roi, le pape et tout le monde s'y met. Ça marche quand même. Et ça veut dire le Philosophe franc-maçon.

CITATION :

Un homme en colère apporta avec lui l'esprit de vengeance et de rancune. Son âme s'enfuit imprégnée de ces levains. Alors une voix se fait entendre sans qu'il ne voit personne et elle répète sans interruption :

[13] Tu pardonneras à ton frère, non seulement sept fois, mais soixante dix fois cette fois.

Le malheureux entend son arrêt dans ces paroles. Elles font son tourment, tandis que s'il les eusse suivies, elles auraient fait sa consolation.

A-t-on eu tort de nous dire que la bonne nouvelle doit être prêchée par toute la terre ? Voyez tous les découvertes faites par les navigateurs. Il n'y a de grand navigateur que les peuples chrétiens.

[14] On ne nous a pas dit que la bonne nouvelle serait crue partout. On nous a dit que partout elle serait prêchée.

Sont-ils contraires à cet avertissement, et les dérèglements de ceux qui portent la parole dans ces nouveaux climats et les abus qu'ils en ont faits ?

On nous avait dit que la bonne nouvelle serait prêchée et on avait rien ajouté.

Mais ils ne pouvaient entendre la langue ! Mais tous ceux qui étaient morts avant ces découvertes ! Mais les pays qu'ont à point découverts encore !

[15] Un ange doit lire lui-même à la fin des temps, la bonne nouvelle devant toutes les nations assemblées.

Insensibles mortels, aviez-vous besoin de tous ces témoignages pour croire l'accomplissement de la prophétie, et pour écouter ce qu'elle prononce sans cesse au dedans de vous ?

[16] Si une autre voix s'y fait entendre, ne distinguez-vous pas qu'elle est fautive, qu'elle ne vient qu'en second, et pour troubler l'harmonie ?

Et bien, en quittant ce monde, on vous répètera encore : soixante dix fois sept fois, soixante dix fois sept fois, soixante dix fois sept fois.

[17] La bonne nouvelle vous sera prêchée dans le tombeau, et elle le sera une troisième fois à la fin des siècles ;

Afin que toutes les nations connaissent que la miséricorde et l'amour sont notre principe originel ,et qu'ils doivent être notre continuel élément.

[18] Ô Homme ! ne te donne plus de si grands mouvements pour de si petits motifs, comme tu le fais tous les jours.

Rougis, au contraire, d'avoir près de toi de si grands motifs qui n'opèrent de ta part que de si petits mouvements !¹⁶ - CHANT

Yvon Belaval :

Il s'est formé de lui-même au gré de lectures au hasard. Il est bien tombé. Ses premières lectures, je parle de celles qui l'ont marqué, bien entendu, c'est le suisse, d'abord, Burlamaqui¹⁷. La lecture de Burlamaqui l'a énormément frappé. L'autre, la connaissance de soi-même¹⁸ qui apparaît à la fin du 17^e siècle. Voilà les livres qui l'ont frappé. Il a lu Montesquieu, il a lu Voltaire avec délices. Il a lu ce qu'il y avait. Il a parcouru Rousseau.

Et c'est très curieux dans son jugement, il préfère Voltaire à Rousseau pour le style. Rousseau, il est très méfiant. Lisez ça dans le *Portrait*,¹⁹ je l'ai souvent cité. Il dit mais c'est tellement harmonieux, c'est tellement beau qu'on ne sait plus où est la vérité là dedans. On est séduit, fasciné et sans doute trompé par l'éclat du style.

Voilà ce qu'il en pense. Il fallait que cela soit clair pour être vraiment bien la recherche de la vérité. Et lui-même il écrit, Louis-Claude de Saint-Martin, de façon merveilleuse. Clair. Clair. Ce qui n'est pas clair, c'est ce dont il nous parle, mais ce n'est pas ce qu'il dit. Sa phrase est d'une clarté. Ce dont il nous parle, évidemment, ça...

CITATION :

« Alors, elle me fit approcher d'un enfoncement qui n'était séparé d'elle que par une membrane de l'animal, assez transparente pour me laisser voir au travers ce qui se passait dans ce réduit ; et ce réduit, d'après l'anatomie comparée, me parut répondre à ce qu'on appelle dans l'homme, la vésicule du fiel, et il portait pour inscription le nom du génie du souffre : j'y aperçus dans un des côtés plusieurs niches renfermant chacune une statue. Ces statues étaient toutes estropiées ou mutilées. Et en outre, elles étaient couvertes de chêne. Au-dessus de chaque niche, il y avait écrit le nom d'une science telle que la métaphysique, la politique, la physique, etc., et au-dessous de chacune de ces mêmes niches il y avait un de ces meubles de basse-cour, dans lequel on tient renfermé de la volaille pour l'engraisser ; mais au lieu de volailles, je voyais dans les différentes cases de ces meubles autant de figures humaines, un peu pâles, mais bouffies d'embonpoint. L'on m'ouvrit l'intelligence, et l'on m'apprit que ces différentes figures représentaient celles des faux savants de la terre, qui se repaissaient aveuglément et avec orgueil de toutes ces sciences mutilées, avec lesquelles ils trompaient les hommes ; que les sciences qui avaient perdu depuis longtemps leurs principes de vie, étaient restées sous la main du maître de cette ménagerie qui ne les employaient qu'à ses desseins perfides et destructeurs, que ce maître retenait ainsi dans sa ménagerie ces partisans de ces sciences tronquées jusqu'à qu'il les eût engraisées, et qu'il les jugeât propres à être égorgés pour le service de sa table ; et qu'en attendant, c'est par le moyen des connaissances qu'il tirait d'eux, qu'il correspond avec toutes les sociétés savantes de la terre ».²⁰

¹⁶ *L'homme de désir*, présentation de Robert Amadou, Editions du Rocher, 1979, n° 41, p. 75-76.

¹⁷ « C'est à Burlamaqui que je dois mon goût pour les bases naturelles de la raison et de la justice de l'homme. » L-C de Saint Martin, *Mon Portrait*, n° 418. Voir sur Burlamaqui : www.philosophie-inconnu.com/Maitres/burlamaqui_present.htm

¹⁸ « C'est à l'ouvrage d'Abadie, intitulé *L'Art de se connaître*, que je dois mon détachement des choses de ce monde. Je le lisais dans mon enfance au collège de Pontlevoy, avec délices et il me semblait que même alors je l'entendais : ce qui ne doit pas infiniment surprendre, puisque c'est plutôt un ouvrage de sentiment que de profondeur de réflexion. » *Mon Portrait*, n° 418. Voir sur Abadie (orthographié 'Abbadie' : www.philosophie-inconnu.com/Maitres/abbadie_present.htm

¹⁹ « Or, Saint-Martin lisait Rousseau avec attention, plaisir et bienveillance ; il s'était découvert avec Jean-Jacques mainte affinité. On se demande si l'exemple de Rousseau fut étranger à la décision que prit Saint-Martin d'écrire, à sa manière, ses « Confessions ». » Robert Amadou in Introduction au *Portrait*, p. 23. On peut consulter dans *Mon Portrait* les n° 60, 419 et 423.

²⁰ Louis-Claude de Saint-Martin, *Le Crocodile*, Triades-Éditions 1979, p. 177.

Présentateur :

Ce passage qu'on vient d'entendre est extrait d'un livre de Louis-Claude de Saint-Martin, *le Crocodile*. C'est une vaste prose entremêlée de quelques vers, une sorte de poème magico-épique, une fantaisie remarquable et, également, comme on a pu le remarquer, un pamphlet. Ce qui nous rapproche de la littérature, évidemment, puisque nous avons l'air de nous en éloigner.

Cependant, Louis-Claude de Saint-Martin appartient bel et bien à la littérature tout autant qu'à la philosophie ou qu'à la théosophie. Il est très difficile parfois de faire le partage entre ceci et cela.

En France, il est certain que Louis-Claude de Saint-Martin et son œuvre jouent un rôle plus souterrain bien sûr qu'en Allemagne par exemple ou qu'en Russie.

Mais, cependant, si on creuse, très évident puisqu'on retrouve Louis-Claude de Saint-Martin depuis Senancour ²¹ jusque Ballanche et jusqu'à Sainte-Beuve sans omettre bien entendu Joseph de Maistre. Bref, il participe à la constitution de la sensibilité romantique. Encore faudrait-il savoir, Béatrice Didier, pourquoi et comment ?

Béatrice Didier :

Je crois que Saint-Martin, en effet, a été un de ces grands initiateurs du romantisme qu'on ne découvre peut-être pas immédiatement parce que lui-même a voulu rester le *Philosophe Inconnu*, s'est entouré d'un peu de mystère. Et d'ailleurs, c'est surtout les romantiques qui ont augmenté le mystère autour de lui parce que lui-même, au fond, n'était pas du tout un excentrique comme on le représente quelques fois.

Au contraire, il avait une haine profonde pour les excentriques. Par exemple Cagliostro l'exaspérait. Il trouvait que c'était de la supercherie, du charlatanisme. Il détestait ce genre de choses. Lui, au fond, c'était un solitaire qui poursuivait sa recherche de l'absolu et je crois que c'est justement cet aspect-là qui a passionné les romantiques. Ils ont vu dans Louis-Claude de Saint-Martin un de ces héros de la recherche de l'absolu, pour reprendre le terme de Balzac, qui est un thème profond, important, du romantisme.

Cette idée qu'il y a une conquête de l'absolu et que les véritables héros sont ceux qui s'y consacrent totalement : Bernard Palissé (?) qui brûle ses meubles, mais n'importe qui va jusqu'au bout de sa recherche. Et, Saint-Martin fait figure, justement, de cet absolu, de cette recherche sans compromission, d'une philosophie dont les romantiques vont se servir beaucoup.

Mais c'est quelque fois assez difficile, évidemment, de discerner l'influence de Saint-Martin de l'influence d'autres occultistes quoique Saint-Martin ne soit pas vraiment un occultiste, justement. Enfin, tout ça se mêle dans le creuset du romantisme qui aime brasser des grandes idées.

Et c'est d'ailleurs ce qui est intéressant, justement, parce qu'en brassant tout ça, des idées nouvelles sortent. Ce qui a frappé les romantiques et les préromantiques, et ce qu'ils ont aimé, je crois, chez Saint-Martin, c'est le caractère profondément unitaire de sa philosophie.

Devant un certain désarroi philosophique qu'ont éprouvé souvent les romantiques dans leur jeunesse en particulier, Saint-Martin apporte une réponse parce qu'il a une vision totale, une vision globale du monde, une explication qui n'est pas d'ordre rationnel, qui est de l'ordre de la sensibilité, de Dieu sensible au cœur, pour reprendre l'expression pascalienne, mais qui est très cohérente, c'est-à-dire que tout le monde, l'ensemble de l'univers dans la pensée de Saint-Martin s'organise comme un effet de correspondance entre le microcosme de l'homme et puis le macrocosme de l'univers.

Et l'homme est là, au fond, pour être le révélateur des symboles. Et c'est en quoi, d'ailleurs, Saint-Martin se retrouve aussi chez Baudelaire, parce que, pour Saint-Martin, l'homme déjà marche dans une forêt de symboles. Et l'homme est celui qui est capable, justement, de découvrir ces correspondances entre le microcosme et le macrocosme, et, par conséquent, de donner un sens à l'univers. Tout se correspond, tout parle. Et c'est aussi une idée que l'on retrouve chez Nerval, bien sûr, cette idée des correspondances, cette idée qu'il y a un pur esprit sous l'écorce des pierres. L'esprit est partout. Et l'homme est celui qui a le don, qui a le pouvoir de sentir cet esprit, de le faire se révéler.

²¹ Voir Senancour (Étienne Pivert de), avant Balzac et Proust ou le rêveur de littérature, *Rêveries-présentation de Béatrice Didier, Édition LE PASSEUR, (Nantes)*. Senancour est l'auteur d'un des plus grands livres de la littérature "pré-romantique": "Oberman" -qui a bouleversé Sainte-Beuve et ...Proust, Balzac, Sand et Nerval, les aiguillant vers des oeuvres où l'intériorité et le cruel sentiment du Temps allaient devenir le coeur d'un tourbillon de la conscience et de la déchirure "modernes". Voir : <http://perso.wanadoo.fr/revue.improbable/juillet01/senancour.htm>

Présentateur :

Mais, Béatrice Didier, s'il n'y a pas aussi autre chose. L'idée me vient en vous écoutant. Le thème de la régénération. C'est-à-dire tout est donné à l'homme. On ne doit pas attendre de Dieu une grâce. L'homme doit plonger dans lui-même, trouver par lui-même cette lumière, remonter à cet état, disons pré-adamique.

Effectivement tout est peuplé, mais à ce moment-là je pense à Victor Hugo, tout est peuplé d'âme. C'est vrai, c'est dans Hugo. Et aussi cette idée du progrès, Lucifer est sauvé, c'est l'ange liberté, etc. j'ignore si Hugo a lu Saint-Martin, je ne crois pas.

Mais en tout cas c'est un thème courant, disons chez les romantiques. Et cette idée de régénération me paraît tout de même capitale.

Béatrice Didier :

Les romantiques rêvent justement d'une régénération, d'un renouveau, d'une sorte de renaissance. Et Saint-Martin, là aussi, leur est précieux parce que, chez lui, on trouve cette idée de régénération, qui est importante parce que, à la fois, elle combine l'idée des lumières, du progrès, mais en lui donnant une sorte de dimension mystique, et surtout en intégrant l'idée de révolution.

Parce qu'au fond, dans l'idée de progrès, on pourrait voir quelque chose d'assez continu, quoique il y ait aussi l'idée de révolution chez Diderot, par exemple. Enfin, disons que certains des esprits des lumières concevaient le progrès de l'humanité comme une sorte de marche continue. Et puis, les évènements historiques, la révolution ont montré que, en fait, l'humanité ne progressait pas de façon continue.

Il faut penser aussi, d'ailleurs, à des théoriciens de l'histoire antérieurs à la révolution, comme Vitourbe (?), par exemple, avec, chez qui la notion de révolution est très importante.

Alors, au fond, les romantiques en viennent à cette idée que, il y a progrès de l'humanité mais un progrès qui n'est pas dû à une marche continue, qui serait plutôt une sorte de marche en spirale, avec des catastrophes au sens presque astronomique du terme, des révolutions au sens à la fois astronomique et au sens historique et politique du terme.

Après quoi, justement, peuvent s'opérer des régénérations et des re-départs. Je crois que Saint-Martin était important dans la représentation du temps historique qu'ont les romantiques.

CITATION :

J'ai senti et je dois avouer qu'il n'y a d'indispensable pour l'homme que ce qu'il peut et doit faire sans aucun secours des hommes et des circonstances. Voilà pourquoi la vérité est la plus simple et la plus facile des sciences.

Robert Amadou :

Pour Louis-Claude de Saint Martin, un seul médiateur, un seul intermédiaire, un seul auxiliaire est nécessaire, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ.

Présentateur :

D'où, bien entendu, cette idée-clé qui donne son titre au livre le plus célèbre, à juste titre, de Louis-Claude de Saint Martin, *l'Homme de désir*. Et c'est ce désir qui, à ce moment-là, devient la véritable et seule théurgie. Du moment qu'il y a ce désir, on a plus besoin des objets disons entre guillemets « chers » à Martines de Pasqually pour arriver. Et là c'est quand même un terme de vocabulaire très intéressant, me semble-t-il, à la *Chose*.

Robert Amadou :

Très exactement, la *Chose* que Saint-Martin et Martinès de Pasqually appellent parfois aussi la *Cause active et intelligente*.

Pour Saint-Martin, c'est Jésus-Christ. C'est Jésus-Christ qui est véritablement le Fils de Dieu. Ça n'est pas simplement la divinité de Jésus-Christ à quoi croit Saint-Martin, c'est véritablement sa déité au sens que définit le concile de Nicée,²² au sens le plus orthodoxe, si l'on peut dire, du christianisme.

Mais comme vous le disiez très justement, ce qui importe c'est le désir. Il y a quatre ouvrages de Louis-Claude de Saint Martin qui portent dans leur titre le nom *Homme*.

²² Sur le Concile de Nicée, (325) on peut aller consulter sur le Net : <http://membres.lycos.fr/lesbonstextes/>, <http://membres.lycos.fr/lesbonstextes/niceei.htm> et voir les 20 canons du concile : <http://membres.lycos.fr/orthodoxievco/ecrits/canons/niceI.htm>

Le premier ouvrage dont le titre porte le nom « homme » c'est *Ecce Homo*.²³ *Ecce Homo*, cette formule qui est reprise de l'évangile, désigne l'homme dans son état de déchéance, l'homme émané de Dieu qui a péché et qui est maintenant déchu. C'est la faiblesse de l'homme, selon Pascal.

Mais il y a en l'homme un désir. *L'homme de désir*,²⁴ l'homme qui doit devenir tout désir. Et c'est cette prise de conscience, puis cette culture du désir qui est, en quelque sorte, la deuxième étape.

Et puis après *l'Homme de désir*, vient le *Nouvel Homme*.

C'est-à-dire que le désir de l'homme qui est de devenir Dieu, ça se trouve chez Sartre, aussi d'ailleurs, dans un autre sens, c'est toujours, il faut bien le reconnaître, toute l'histoire de la mort, et tout désir de devenir Dieu ; lorsque ce désir de devenir Dieu, [19] est cultivé disais-je, mais de manière très méthodique.

Car Louis-Claude de Saint-Martin, même s'il a des expressions et des comportements qui sont bien de son siècle, il verse des larmes plein son chapeau ou il est bouleversé ; il y a un côté effusion, il aimait bien Rousseau, il y a un peu de parenté avec Rousseau²⁵. Il n'empêche que sa méthode de vie intérieure est tout à fait précise même si nous sommes loin d'en connaître la plus grande partie.

Mais il ne s'agissait pas du tout de se laisser aller, pas même d'une manière qui est quietiste, qui a énormément de Mme Guyon, par exemple. Il y a chez lui, au contraire, une rigueur et une systématisation de la vie intérieure qui est tout à fait remarquable. Elle consiste, cette systématisation, à faire naître en soi, à engendrer le *Nouvel Homme*.²⁶

Et comment engendre-t-on le *Nouvel Homme*, ? On engendre le *Nouvel Homme* en épousant la sagesse divine. Et la théosophie, c'est cela. Dieu est présent dans le monde et dans l'homme par sa sagesse.

Louis-Claude de Saint-Martin considère qu'il est bon, qu'il est utile, nécessaire pour un théosophe, par définition, de rechercher dans la nature les traces de la sagesse divine. Il y a les pensées sur les sciences naturelles de Louis-Claude de Saint-Martin de même qu'il y a des pensées sur l'écriture sainte.

Mais beaucoup plus importante encore est la démarche qui consiste à épouser la sagesse divine. De sorte que Louis-Claude de Saint-Martin retrouve cette idée très peu commune en Occident, du moins à partir d'une certaine époque mais que l'Orient chrétien a gardé et qui est l'idée de la grossesse de l'âme. L'homme devient un nouveau Christ en engendrant le Christ par son union avec la sagesse. Et cela, c'est le *Nouvel Homme*. Et que fera le *Nouvel Homme* ?

Et bien, le *nouvel homme* ne sera pas seulement le *nouvel homme*, mais d'une certaine manière les fruits s'en suivront, et c'est la quatrième étape, pourrait-on dire, qui correspond au quatrième titre, le *Ministère de l'Homme-Esprit*.

C'est à dire que l'homme, alors, cela, tout à fait sur la ligne de la pensée de Martinès de Pasqually, cette idée de réintégration, non seulement de soi mais de tout ce qui est autour de soi, de participation à l'œuvre de réintégration universelle, c'est tout à fait le but de Martinès de Pasqually.

Il se trouve simplement, et on revient à ce que vous disiez très justement tout à l'heure, qu'il y a une spiritualisation de la méthode qui se produit très précisément par l'intériorisation, mot par lequel je me permettais de préciser votre terme de spiritualisation.

Présentateur :

Mais ce qu'il y a d'important, avec le *Ministère de l'Homme-Esprit*, je tiens que c'est un livre clé, peut-être parce que, justement là, il intègre sa toute nouvelle expérience, si l'on peut dire, de Jacob Boehme.

On sait qu'il prépare les traductions, la traduction de *l'Aurore Naissante*, par exemple, et en même temps, il y a toute une partie de ce livre, un tiers à peu près, qui est consacré à la Sophia, c'est-à-dire à ce terme que vous évoquiez, à cette sagesse qu'il faut engrosser, si l'on peut dire, ou en tout cas par laquelle plutôt se faire engrosser pour donner naissance au Christ, c'est-à-dire à l'Homme nouveau.

²³ « C'est à Paris que j'ai écrit *Ecce homo* d'après une notion vive que j'ai eue à Strasbourg. » *Mon Portrait*, n° 165.

²⁴ « C'est à Londres et à Strasbourg que j'ai écrit *l'Homme de désir* à l'instigation de Tieman ». *Mon Portrait*, n° 165.

²⁵ Cette affirmation de R. Amadou semble être en contradiction avec celle de Yvon Bélaval, voir la note 18. Voir également en annexe, les divers passages de *Mon Portrait* concernant Rousseau et l'avis de Saint-Martin.

²⁶ « C'est à Strasbourg que j'ai écrit le *Nouvel homme* à l'instigation du cher Silverielm ancien aumônier du roi de Suède, et neveu de Swedenborg. J'ai pris l'épigraphe de chacun de ces ouvrages dans celui qui précédait leur publication et si j'en publie d'autres, je suivrai probablement cet usage ». *Mon Portrait*, n° 165.

Robert Amadou :

Oui. Je pense que la rencontre de Jacob Boehme a permis à Louis-Claude de Saint-Martin de nommer cette Sophia. Il la connaissait précédemment, non seulement d'expérience intime, j'en suis persuadé, mais également de nom.

On trouve déjà chez Martinès de Pasqually l'idée de la sagesse. Martinez dit que c'est la sagesse qui lui a dicté certaines pages, mais cette notion n'était évidemment pas perçue par Martinès de Pasqually, sinon en son intime, ni par Louis-Claude de Saint-Martin dans toutes sa dimension métaphysique, théologique, théosophique.

Et, effectivement, c'est dans le *Ministère de l'Homme-Esprit* que la sophiologie se trouve en quelque sorte à la lettre. Et cela, je crois, est tout à fait important car cette notion de sagesse, Louis-Claude de Saint-Martin, et cela montre en même temps le respect qu'il n'a cessé de porter à Martinès de Pasqually, disait que s'agissant de la sagesse, il ne doutait pas, il disait cela après avoir rencontré la sagesse par son nom chez Jacob Boehme, la Sophia.

Louis-Claude de Saint-Martin disait qu'il était absolument persuadé que Martinès de Pasqually connaissait, j'allais dire la sophiologie, connaissait la Sophia, mais qu'il ne jugeait pas ses disciples en état de porter de si hautes vérités.

CITATION :

L'homme vient ici dans l'indigence de l'esprit ; au lieu de tendre les mains sans cesse vers celui qui pourrait lui donner l'aumône, il se baisse, il les remplit de poussière et se croit alors dans l'abondance et la richesse.

Le temps a beau lui faire parcourir un cercle d'une grande durée ; le vieillard n'en meurt pas moins vide de jours, parce qu'il se laisse abuser par le temps et qu'il néglige d'en exprimer les *sucs de vérité* que la sagesse y a répandus avec profusion.

Que la sagesse reste dans ta main comme une verge de fer. Frappes-en l'homme et contraints-le dans ses voies, afin qu'il ne s'éloigne jamais de toi.

Porte devant lui le flambeau de la vérité, mais ne le lui confie pas ; il se brûlerait, il le laisserait tomber et marcherait de nouveau dans les ténèbres.

Tu m'as fait sentir, dès ma jeunesse, que c'est la vérité qui est naturelle à l'âme de l'homme et non pas l'illusion et le mensonge.

Tu m'as fait sentir, que les anges attendent le règne de l'homme, comme l'homme attend le règne de Dieu.

Tu m'as fait sentir que, malgré que l'homme n'ait pas conservé dans son cœur la pureté et le courage, les anges eux-mêmes recherchent encore son alliance.

Tu m'as fait sentir que, s'il n'y avait point de prêtre pour ordonner l'homme, c'est le Seigneur qui l'ordonnerait lui-même et qui le guérirait.

Oh ! comme elles sont douces, les guérisons opérées par la main du Seigneur ! Elles n'ôtent presque rien, elles ne font que donner. parce que, supérieures aux guérisons qui se font par la main des hommes, elles s'opèrent avec des instruments qui ont en eux une source de vie et de principes créateurs.²⁷

Présentateur :

On a dit de Louis-Claude de Saint-Martin qu'il était le Novalis français. C'est assez juste. Je voudrai simplement remarquer que Louis-Claude de Saint-Martin introduit, si on peut dire, des liens très singuliers, en tout cas institue un rapport singulier entre l'homme et le langage, ou disons l'homme et la parole. Ce dernier mot pouvant tantôt s'écrire avec une minuscule et tantôt avec une majuscule. C'est sur ce point, Yvon Bélaival, que je voudrai votre avis.

Yvon Bélaival :

Nous en arrivons au langage. J'en (??), c'est pour montrer.. Là, il y a deux points très, très originaux. Pour le langage, il adopte la thèse qui était annoncée déjà ou presque par Rousseau. C'est que le langage n'a pu sortir que du langage. De la pierre, vous ne tirez pas une pensée, et de ce qui n'est pas langage, vous ne tirez pas du langage. Il n'y a rien à faire.

²⁷ Louis-Claude de Saint-Martin, *L'Homme de désir*, Editions du Rocher, 1979, n° 65, p. 107.

Alors, dans le langage, il distingue le langage, il s'exprime mal, peu importe, écrit : c'est le premier langage qui a donné ensuite le langage parlé. Mais quand il dit écrit, nous dirions gestuel aussi bien, vu n'importe quoi de ce genre-là. C'est-à-dire sous une autre forme, on a compris d'abord le sens, un sens des choses. C'est ça le langage. Ce sens. Peu à peu, on a appris à verbaliser ce sens. Mais c'était un sens.

J'en parlai avec le plus fort de tous sur Saint-Martin, bien entendu, Robert Amadou, j'avais fait une conférence sur le langage en prenant juste les textes de Saint-Martin, il me dit, Amadou qui sait tout, il me dit : mais, ce que vous dites, je conteste pas, c'est vrai, vous avez raison. Mais, vous n'allez pas assez loin, vous n'allez pas à la racine. - Non, je ne suis pas initié, je lui dis. - Parce que pour nous, initié, l'origine du langage, ce sont les astres, ce sont les constellations.

Comme vous voyez, la route est Figure, c'est Figure votre affaire. Ce serait parti de là. - Vous voyez l'origine du langage. Et Louis-Claude de Saint-Martin le savait ou devait être là aussi.

C'est pourquoi il part de quelque chose qui est déjà langage en ce sens que c'est un sens ; c'est du sens, du sens que nous allons ensuite verbaliser. Et interviendront tous les accidents mécaniques dans les prononciations et tout ce que vous voudrez, la diversité des langues, mais c'est ça.

Mais alors, en prenant les choses à l'envers, justement en remontant, on remonte au sens. Mais l'origine du sens c'est Dieu. Et nous revenons, voilà Louis-Claude de Saint-Martin. Il y a bien un système, mais ce n'est pas un système fait par un cuistre, mais fait plutôt par un poète. [rires..] Vous voyez comment on peut voir les choses.

Présentateur :

Mais, est-ce qu'il y a un rapport avec le quiétisme par exemple. A ce moment-là, on pourrait voir quand même Mme Guyon là derrière.

Yvon Béval :

Oui, oui. Mais il n'a pas tellement apprécié. Non, non, non, toutes ces.. comment on appelle ça ? ... les torrents, les torrents de.. Mais cela ne l'emballe pas, pas beaucoup. Cela lui paraissait plus bavard que réfléchi, soutenu, tiré de soi. Et alors, parler, penser, pour lui, c'était tirer de soi ce qui était le mettre en mot, [20] et en mot poétique pour rappeler l'origine des villes, la beauté des choses et tout. Et il y arrive.

Présentateur :

Et alors là son rapport avec Boehme se justifie parfaitement puisque pour Boehme, bien sûr, c'est la Lumière. Vous disiez les lumières. Il y a la Lumière, la Lumière vient de Dieu. Donc le sens vient de Dieu et il est en cette foi en nous et il faut qu'il ressorte en cette foi, se recompose, redevienne lumière et remonte à Dieu. C'est le système boehmien, à ce moment-là.

Yvon Béval :

Oui, mais qui vient déjà de la ville parce que quand vous lisez la genèse, il y a deux lumières au départ et jamais les hermétiques ne l'ont oublié. Fiat lux. Mais il y avait déjà une lumière quand il a fait le soleil. Alors, il y a deux lumières, ça toujours été traditionnel, mais alors repris, travaillé comme vous dites par Boehme. Par Boehme, c'est extraordinaire parce qu'il faut que Dieu se crée lui-même d'abord.

[2-01] Il faut qu'il parte d'un néant absolu, qu'il amène au néant qu'il crée, et à partir de là il fait le monde et l'entendement, parce qu'il y a toute une zone de l'entendement. Ce sont des auteurs extrêmement passionnants qu'on ne lit pas assez, je trouve. Seulement, il y a ce côté difficile pour le lecteur, qui ne s'entraîne pas à ces textes. C'est l'espèce d'opposition qu'il y a entre la clarté souveraine de la phrase et l'obscurité de la pensée qui cherche ou le lointain de la pensée qui cherche, comme vous voudrez.

CITATION :

**Mes chants, que n'êtes-vous comme des torrents du feu de l'esprit !
Vous n'êtes encore que le fruit de mes désirs pour que cet esprit, ne soit
point séparé de l'homme.**

**Ils ne sont point l'épée tranchante, qui puisse mettre en fuite l'ennemi du
Seigneur. Ils ne sont point la flèche légère et acérée qui vole au loin et va
frapper le lion destructeur, ou l'oiseau de proie.**

Il ne sont que comme une barrière placée autour de la citadelle, et qui peut au moins pour un temps, empêcher l'ennemi d'entrer. Âmes simples et douces, ne vous laissez point corrompre par les doctrines du néant. Prenez ici des forces pour vous défendre.

Peut-être en obtiendriez-vous un jour pour attaquer !

Ô verbe de vie, quand tu t'insinues dans l'homme, qu'est-ce qui est capable de lui résister ? Tu en fais un homme nouveau, un homme incompréhensible aux autres et à lui-même, un homme qui est *activé* dans tous ses membres.

Est-ce que l'homme ne doit pas être l'acte perpétuel du Seigneur ? N'est-ce pas le nom du Seigneur qui abreuve l'âme des prophètes, et qui remplit de l'enthousiasme divin ses peintres sacrés de la parole du Seigneur ?

Industrie humaine, tu montres quelques vestiges de l'activité universelle du nom du Seigneur.

Mais combien ces traces sont légères et défigurées ! ²⁸

[2-02] Présentateur :

Il y a encore quelque chose, peut-être, qui a pu frapper, Béatrice Didier, les romantiques, pas d'une façon générale, mais peut-être, c'est le dédain que manifeste Saint-Martin ou qu'il affecte de manifester pour la culture livresque, c'est-à-dire qu'il veut brûler les bibliothèques, enfin il ne veut pas les brûler mais enfin, il., nous entendrons un passage dans lequel il montre que les livres sont réduits en bouillie, qu'on appelle ça comme ça, la petite cuillère, c'est donner par des nourrices, enfin..

Donc cela n'a pas d'importance. Le *Livre*, c'est autre chose. Ça implique un rapport avec la parole. Mais cette parole elle est quoi ? C'est évidemment la parole divine ou quelle parole ? Il ne faut pas oublier que nous sommes aussi dans cette période où les somnambules parlent beaucoup. Il y a le mesmérisme, enfin le magnétisme animal. On nous montre dans des sortes de sommeil cataleptique et parlent.

Ce rapport de Saint-Martin avec la parole, il me semble que c'est également un problème important.

[2-03] Béatrice Didier :

C'est capital en effet, cette réflexion sur la parole qu'on trouve chez Saint-Martin. Et, là aussi, je crois qu'il faut la replacer par rapport à d'autres théories qui sont à peu près contemporaines, et en particulier, à tout le courant des idéologues,²⁹ des idéologues qui sont en train d'élaborer une théorie du langage qui est d'ailleurs passionnante avec des gens comme Testu de Tracy (?), une théorie du langage qui est directement issue du matérialisme sensualiste.

Et, à cette théorie du langage qui explique le langage comme une sorte de mécanisme avec l'idée d'un signe, de l'ensemble de signes qui est arbitraire, et de l'acquisition du langage par l'expérience absolument coupée de toute idée d'une révélation évidemment, dans des perspectives qui sont plus ou moins donc matérialistes, à toute cette tradition d'analyse du langage qui remonte aux sensualistes et qui se codifie au moment où écrit Saint-Martin chez les idéologues, à toute cette tradition.

Donc Saint-Martin oppose, lui, une autre conception du langage, du langage qui est dû à une sorte de révélation. Il s'écarte complètement à la fois d'une explication rationaliste, d'une explication sensualiste du langage. Non, le langage n'est pas donné par une expérience et ensuite par une combinaison rationnelle des éléments donnés par cette expérience.

Mais le langage est révélé ; mais il n'est pas révélé d'une façon totale par un Dieu qui, un jour, viendrait donner le langage. En fait, cette révélation du langage, elle va se faire progressivement par une recherche de l'homme. Il n'empêche que, pour Saint-Martin, le langage est *révélation*.

²⁸ Louis-Claude de Saint-Martin, *L'Homme de désir*, Editions du Rocher, 1979, n° 81, p. 123.

²⁹ Voir à ce sujet *Les Idéologues*, de François Picavet (1851-1921) dont on peut trouver le livre en téléchargement (format Word ou PDF) sur le site : www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/picavet_francois/les_ideologues/ideologues.html

Et là, je crois qu'il y a vraiment deux courants complètement différents de l'explication du langage, les idéologues d'une part, et Saint-Martin et les illuministes d'autre part.

Et d'ailleurs, au sein du romantisme, on va retrouver, au fond, cette dualité devant le langage, parce qu'il y a dans le romantisme tous ceux qui sont très proches des idéologues, en particulier, par exemple Stendhal, et puis il y a, au contraire, tout le courant plus mystique du romantisme qui, lui, va d'avantage puiser dans une conception du langage qui se rattache à celle de Saint-Martin.

Mais alors, ce qui me semble très important, finalement, dans la conception du langage de Saint-Martin, c'est qu'elle aboutit à donner un fondement métaphysique, un fondement philosophique à un art du symbole.

C'est-à-dire que l'utilisation du symbole dans le langage poétique ou dans la prose poétique, bien sûr, l'utilisation du symbole n'est plus simplement une sorte d'ornement de la rhétorique, on emploie pas des images pour faire joli, mais on emploie des images parce que, par l'utilisation des images dans le texte, on fait apparaître, justement, l'existence des ces correspondances entre le microcosme et le macrocosme.

Donc, il y a chez Saint-Martin une théorie du symbole, une théorie de l'image et de l'emploi poétique de l'image qui est fondamentale pour le romantisme.

[2-04] CHANT - CITATION :

« Sachez donc qu'en ce moment, nous vîmes paraître une immense chaudière que l'on posa par terre, à peu de distance de nous. Après l'avoir considérée quelques instants, nous attendions pour savoir l'usage que l'on en allait faire, ce qu'on allait mettre dedans, et comment on mettrait le bois et le feu par-dessous, puisqu'elle était posée sur la terre : mais bientôt nous aperçûmes et entendîmes tomber dedans, sans que nous sussions d'où il venait, des livres de toutes grandeurs, et de toutes espèces d'écriture, qui s'entassèrent pêle-mêle dans cette chaudière, jusqu'à ce qu'elle fût comble.

« Au lieu du feu que nous nous attendions à voir allumer, nous vîmes passer au-dessus de la chaudière, plusieurs étoiles pâles, et d'un blanc mat. L'atmosphère devint plus froide qu'auparavant et se chargea de vapeurs épaisses ; et, en peu de moments, nous vîmes cette masse de livres tomber en déliquium : et même, pour en hâter la dissolution et la mixtion, plusieurs femmes parurent autour de la chaudière, ayant de grandes perches, avec lesquelles elles retournaient et remuaient les livres dans tous les sens, jusqu'à ce qu'elles les eussent réduits en une pâte molle, telle que de la véritable bouillie.

« Cela fait, la scène changea et nous offrit un tableau singulier ; ces mêmes femmes qui venaient de travailler à ce déliquium des livres parurent tout à coup assises, et ayant chacune, sur leurs genoux un grand enfant emmailloté : elles puisèrent alors de cette bouillie dans la chaudière, avec une cuiller, et en donnèrent abondamment à chacun de leurs nourrissons.

[2-05] (Ici, ceux de nos académiciens qui étaient présents, ne purent s'empêcher de froncer le bec, et le peuple de sourire un peu ; et le lecteur s'en rappellera bien la raison, quoique l'orateur lui-même ne fût pas dans le secret du prodige qu'il avait vu).

« Quand cet extraordinaire repas fut fini, chaudières, femmes, nourrissons, tout disparu, l'air reprit sa chaleur ordinaire, et il n'y eut plus aucune trace de ce qui venait de se passer, si ce n'est que nous entendîmes à plusieurs reprises de grands éclats de rire ».³⁰

[2-06] Présentateur :

Venons-en à ce livre qui a pour titre *Les Nombres*. C'est un livre de Louis-Claude de Saint-Martin, bien entendu. C'est un livre posthume, c'est un livre inachevé. Mais on peut penser que c'est un livre qui était d'une rédaction constante.

Par ce livre, il est certain que Louis-Claude de Saint-Martin rejoint une des grandes préoccupations de l'ésotérisme, qui va devenir l'équinisme (?) au 18^e siècle ; on en trouve, par exemple, des traces dans la Kabbale ; mais, lui, soudain, effectivement fait un grand effort pour donner un sens à cette arthimosophie, pour en dégager, si vous voulez, non pas tant le symbolisme que la puissance, peut-être. Qu'est-ce que c'est que l'arithmosophie ? En gros, c'est la connaissance des nombres et de leur combinaison.

³⁰ Louis-Claude de Saint-Martin, *Le Crocodile*, Triades-Editions 1979, p. 179.

Ainsi, le théosophe allemand Eckhartshausen qu'analysera remarquablement dans sa thèse Antoine Faivre,³¹ et bien Eckhartshausen verra dans les nombres ce qui fait unir les deux pôles de l'idéalisme kantien, c'est-à-dire le noumène et les phénomènes. Bref, les nombres sont à la fois symbole et pouvoir.

CITATION :

Les nombres ne sont que la traduction abrégée ou la langue concise des vérités et des lois dont le texte et les idées sont dans Dieu, dans l'homme et dans la nature. On peut aussi les définir le portrait intellectuel et moral des opérations naturelles des êtres ou même encore, si l'on veut, la limite et le terme des propriétés des êtres, et cette mesure qu'ils ne pourraient passer sans s'égarer et se dénaturer, ce qui a fait dire à quelqu'un que les nombres étaient la sagesse des êtres et ce qui empêchait qu'ils devinssent fous.³²

Présentateur :

Jean-Pierre Brach ³³, Louis-Claude de Saint-Martin et l'arithmosophie

Jean-Pierre Brach :

L'arithmologie, pour un théosophe de l'époque de Saint-Martin ou de n'importe quelle autre époque, est une espèce de lieu incontournable de la spéculation. Le manuscrit en question n'est pas, en ce qui concerne ce sujet précis, une espèce de fait isolé dans la production saint-martinienne.

On ne peut interpréter le texte intitulé *Les Nombres* qui est d'ailleurs un manuscrit édité posthument, comme vous l'avez dit, très fragmentaire, très composite et dont les différentes parties, si on peut appeler ça, on peut à peine parler de chapitres, ont reçu certainement leur rédaction à des époques assez différentes et éloignées de, pour certaines au moins, d'une dizaine d'années et donc représentant des tendances et des conceptions assez différentes et assez particulières à chaque fois.

Ce manuscrit, donc, n'est pas tout seul, n'est pas isolé, il y a d'autres passages d'arithmologie quelque fois très importants dans le restant de l'œuvre écrite de Saint-Martin, aussi bien dans les productions qui datent de l'époque, disons martinésiste, si l'on peut dire, de Saint-Martin, à l'époque où il était son secrétaire particulier, où il faisait partie de la franc-maçonnerie, où il était initié aux grades successifs des élus coëns, etc. qu'aux époques postérieures où il commença à se détacher de cette, 1785, je crois, de ces milieux-là, et surtout à partir de l'époque 1788-89 où il rencontre lors de son séjour à Strasbourg, où il rencontre Jacob Boehme par l'intermédiaire, croit-on, de Mme de Boecklin et de Frédéric-Rodolphe de Salzman.

Il y a donc différentes tendances et même des tendances très différentes qui sont présentes tout au long de l'œuvre de Saint-Martin en ce qui concerne l'arithmologie.

Il y a la tradition que l'on pourrait dire illuministe et magique, la tradition de Martinès de Pasqually.

La place de la kabbale ou des traditions kabbalistiques est quelque chose de très controversé à propos de l'œuvre de Pasqually et tout spécialement à l'intérieur de son texte le plus connu, le fameux *Traité de la réincarnation*.

Présentateur :

Je voudrai venir d'une façon plus précise. Si vous voulez passer plus directement à Louis-Claude de Saint-Martin c'est-à-dire à ceci : il y a, je voudrai quand même que vous me disiez deux mots de l'arithmosophie ou arithmologie. C'est-à-dire il s'agit des nombres mais des nombres comme langage, c'est-à-dire comme des paroles, paroles chiffrées, si vous voulez, mais parole quand même.

Or, chacun sait qu'il y a et chez Jacob Boehme et chez Louis-Claude de Saint-Martin une théorie ou l'élaboration d'une théorie de la parole dans laquelle, je pense que cette théorie des nombres joue un rôle important.

Jean-Pierre Brach :

En fait, chez Boehme et chez Saint-Martin, les spéculations de type arithmologique sont bien présentes dans les deux cas, mais elles apparaissent sous un jour tout à fait différent en ce sens qu'il n'y a pas véritablement de discours arithmosopique chez Boehme.

³¹ Voir www.ephe.sorbonne.fr/enseignants/5Faivre.htm

³² *Les Nombres*, édition Robert Amadou, Cariscript p. 57

³³ On trouvera des informations sur cet auteur sur la page : www.ephe.sorbonne.fr/enseignants/5Brach.htm

J'entends par là : il y a bien entendu des considérations et même assez nombreuses de type arithmosophique mais elles sont toujours parfaitement intégrées à un discours qui, lui-même, est d'une autre nature, j'entends par là qu'il n'est pas spécifiquement arithmosophique, et donc d'une autre portée.

C'est d'ailleurs la place exacte de ce genre de considération, intégrée dans un discours, entre guillemets plus général, et un discours qui est souvent métaphysique dans le cas de Boehme.

Alors que l'arithmosophie relève intrinsèquement du domaine cosmologique et naturellement peut servir, bien entendu, de pont symbolique, en quelque sorte de miroir analogique par rapport au monde métaphysique.

Mais enfin c'est toujours un domaine en quelque sorte relatif, un domaine hiérarchiquement subordonné dans l'organisation symbolique du cosmos. Par contre, il y a un discours arithmologique, spécifiquement arithmologique chez Saint-Martin.

Le manuscrit dont nous parlons plus, encore une fois, les nombreux passages arithmologiques qui émaillent ses œuvres et même sur une assez longue période, des œuvres quelques fois de portée et de filiation pourrait-on dire philosophique très différente.

Chez Boehme, donc, les considérations arithmologiques sont très subordonnées à un discours qui transcende en lui-même ces considérations proprement dites.

L'arithmologie saint-martinienne elle est, à partir du moment, ne l'oublions pas, à partir du moment où il rencontre l'œuvre de Boehme, évidemment pas avant, donc pas avant en gros l'arithmologie de type boehmien ne peut guère être présente avant 1790, j'entends par là dans les œuvres publiées de Saint-Martin, elle ne peut guère être présente avant cette date-là.

Quand je parle d'arithmologie de type boehmien, encore une fois, Boehme n'a pas créé du tout une arithmologie qui lui soit propre, mais il utilise l'arithmologie dans le discours très particulier qui est le sien comme tout bon théosophe.

Avant la lecture de Boehme et avant l'apparition de ses théories en quelque sorte la coloration très particulière qu'il a donné à certaines théories dans la pensée de Saint-Martin, la source majeure de l'arithmologie saint-martinienne c'est, nous l'avons dit, Martinès de Pasqually.

Sans aucun doute, Nicole Jacques-Chaquin l'a relevé, d'autres avant elle, Jacques Matter, Léon Chauvin, le premier éditeur du manuscrit en question, cela ne fait absolument aucun doute.

Dans le cadre de cette conception, laissons donc de côté le problème tout à fait spécial de la kabbale, dans le cadre de l'influence saint-martinienne, le nombre est surtout un intermédiaire, plus qu'un intermédiaire, est une espèce d'agent magique. Et ça, c'est une conception que Saint-Martin, surtout à partir naturellement de la période où il se détache de Martinès et de la pratique maçonnique, des pratiques rituelles des élus coëns, etc., etc. une chose, une conception dont Saint-Martin s'est rapidement détaché et qu'il ne lui a jamais vraiment convenu.

Mais pour Martinez, le nombre est un agent magique, en ce sens le nombre est une espèce d'instrument, de rapport et d'action magique sur et avec le monde environnant.

[2-07] Dans le cadre de la conception qui serait d'avantage boehmienne, ceci n'a pas cours et dans une conception plus proprement saint-martinienne, ça n'a pas cours non plus. Saint-Martin rejette spécifiquement cette conception, encore que, justement, le manuscrit *Des Nombres*, Nicole Jacques-Chaquin l'a également relevé ainsi que les précédents éditeurs, reflète plus particulièrement l'influence, cependant, de Martinès de Pasqually dans les significations générales, en quelque sorte, qui sont attribuées à certains nombres.

Rappelons, cependant, que ce manuscrit est très fragmentaire, très désordonné, inachevé, que Saint-Martin ne l'a jamais publié. Il peut y avoir à cela de multiples raisons, dont certaines resteront toujours conjecturales.

Et on ne peut absolument pas interpréter les données arithmologiques de ce texte indépendamment d'une part des dates de rédaction qu'on peut assigner à certains des fragments qui composent ce manuscrit et d'autre part des fragments arithmologiques contenus dans les textes contemporains publiés par Saint-Martin lui-même.

CITATION :

**Tout est vrai dans l'unité. Tout ce qui est co-éternel avec elle est parfait.
Tout ce qui s'en sépare est altéré ou faux.**

Jean-Pierre Brach :

La conception que Saint-Martin se faisait de l'arithmosophie, elle n'apparaît pas dans les fragments purement, ou tout au moins, si elle apparaît aux travers d'eux, naturellement, mais elle n'apparaît pas très clairement aux travers des fragments purement arithmologiques de son œuvre.

Par contre, dans une correspondance qui nous a été conservée, une correspondance théosophique célèbre qui a été éditée, la correspondance de Saint-Martin avec le baron Kirchberger ³⁴, il y a un certain nombre de passages arithmologiques très importants, et donc, encore une source arithmosopique à ne pas négliger chez lui.

Et, d'autre part, lorsque Kirchberger lui pose des questions sur l'arithmologie, son utilité ou les spéculations d'un certain nombre d'autres auteurs dans ce même domaine, à ce moment-là Saint-Martin donne, en général assez succinctement, enfin, donne quelques considérations théoriques sur ce qu'il entend par arithmologie et sur l'utilité théosophique qu'il veut bien lui reconnaître.

Une fois rejetée l'interprétation qui consiste à voir les nombres comme des intermédiaires magiques, en quelque sorte, comme des instruments rituels ni plus ni moins, ce qui était naturellement le cas dans un illuminisme théosophico-maçonnais comme celui de Martinès de Pasqually fondé sur une pratique rituelle très dense et très détaillée, Saint-Martin a développé en théosophe avec un certain nombre de colorations assez personnelles c'est vrai, il a développé une théorie du nombre comme médium intelligible entre la création et le théosophe, entre le méditant, en quelque sorte.

Pour Saint-Martin, le nombre en lui-même n'est pas un être autonome, individuel et particulier en quelque sorte, le nombre ne relève pas du niveau ontologique pur, le nombre est un miroir au sens théosophique de l'expression qui est très surdéterminé, le nombre à la fois réfléchi passivement et activement.

C'est-à-dire, le nombre est donc un médiateur, il exprime un certain nombre de choses et il permet, ce n'est pas seulement, il ne reflète pas seulement une image qu'il suffirait de contempler fusse intellectuellement. Il permet à l'esprit du théosophe qui pratique la méditation active, pour reprendre une expression assez saint-martinienne, de rentrer en contact avec les réalités, le plan de réalité qu'il reflète.

Le nombre exprime aussi bien les propriétés voire même les apparences extérieures des choses, et là ça renvoie à une mathématique dans un sens beaucoup plus profane, les mathématiques au sens qu'elles avaient à l'époque même de Saint-Martin, les mathématiques au sens usuel du terme tout simplement, que Saint-Martin, à la différence de beaucoup de théosophes, ne dédaigne absolument pas et auxquelles il reconnaît une certaine utilité dans leur ordre et sur leur plan, c'est ce qu'il appelle « les mathématiques tournées vers le bas » en quelque sorte, dans un sens symbolique assez évident.

Et les nombres également reflètent des propriétés plus intimes des êtres, la mesure, si vous voulez, autre terme symbolique très important, la mesure dans laquelle les êtres, les choses, les propriétés des choses reflètent leur participation à la divinité, la mesure dans laquelle les choses, en fait, sont des attributs divins ou, sans être des attributs divins directement, la mesure dans laquelle elles participent de leur créateur unique.

Car, seule cette participation, bien entendu, on est dans une perspective théosophique, assure leur existence et, en quelque sorte, justifie leur création.

Ce lien, ce lien ontologique, pourrait-on dire, ce lien très hiérarchisé entre les choses et les propriétés des choses, propriétés qui justement expriment, autre expression importante chez Saint-Martin, expriment leur raison d'être et leur nature intime, le nombre est le miroir intellectif de cela.

Encore une fois, non seulement il reflète ce lien ontologique très particulier, mais il permet à l'esprit du théosophe, qui n'est pas uniquement lancé dans une spéculation vaine, que Saint-Martin appelle vaine, dans une spéculation de type rationnel et intellectuel banal qui concerne les mathématiques du type profane, l'esprit du théosophe méditant, la méditation active est lancée en quelque sorte vers le haut et l'esprit doit lui-même s'imprégner, doit lui-même être investi par ce réseau interactif de forces cosmologiques.

Le nombre lui-même n'est pas une loi, n'est pas un être, il exprime l'activité, autre mot saint-martinien très important, il exprime l'activité des êtres auxquels il se réfère et il exprime les lois, en quelque sorte, qui sont l'expression même de la nature intime des êtres dans la mesure où c'est la justification de leur création. Dieu a créé les choses afin qu'elles trouvent leur place et qu'elles structurent, chacune à sa juste place, le cosmos qu'il a formé.

³⁴ Correspondance de Saint-Martin avec Kirchberger, baron de Liebistorf (1792-1797) : www.philosophie-inconnu.com/Bibliotheque/biblio_pres.htm

Le nombre est l'intermédiaire, ce n'est peut-être pas le seul, mais certainement pour Saint-Martin l'intermédiaire actif, privilégié pour l'intellection de ces réalités et permet à l'esprit du théosophe en méditation, du théosophe qui participe, du théosophe *homme de désir*, du théosophe qui cette fois se livre activement à la poursuite de l'œuvre de la réintégration, et non pas uniquement à une spéculation rationnelle de type banal, d'être littéralement, de contempler et d'être littéralement mis en contact et infusé par ces réalités à la fois divines et cosmologiques, n'est-ce pas.

Il y a naturellement une distinction de plan qui est nécessaire ; il faut bien qu'il y ait un lien organique autrement on tomberait dans des problèmes où Dieu serait séparé de sa création, ce n'est pas du tout saint-martinien, c'est très peu théosophique d'ailleurs, il est organiquement d'une pensée théosophique de concevoir des liens très, très étroits entre Dieu et sa création, quoique l'essence ineffable de Dieu soit, pour Saint-Martin, inconnaissable, mais cela est un autre problème.

CITATION :

Chaque nombre a trois puissances : sa racine, son carré et son cube. Nous ne pouvons donc jamais connaître l'infini puisque pour connaître toutes les puissances d'un nombre il faut d'abord connaître et posséder la valeur de sa racine, puis le carré et le cubé et que nous ne pouvons ni carrer ni cuber l'infini attendu que nous ne pouvons jamais posséder ni nombrer sa racine. Car comment se saisir d'une racine qui est infini et qui est cube et carré en même temps qu'elle est racine

Yvon Béval :

C'est un homme très singulier, on le voit pendant la révolution, il a fait comme si elle n'avait pas lieu. Ça ne l'a pas beaucoup ému. Il a traversé cette révolution, il a vu des horreurs même. Il passait, il y avait des choses supérieures, tout à fait supérieures et divines dont il fallait d'abord s'occuper. Et il passait à travers tout ; comme ça il n'a pas été embêté. Il a été nommé professeur à l'école normale, c'est là où il a eu son débat avec Garat.³⁵ Mais c'est assez singulier cette indifférence, il était antiroyaliste.. **[2-08]** C'était rare, aussi, n'est-ce pas ?

Présentateur :

Il y avait quand même ceci d'extraordinaire aussi, Yvon Béval, sur cet homme il ne lui arrive presque rien, soit. Mais à ce moment-là il est quand même dans la liste des gens auxquels on pense pour devenir précepteur du dauphin.³⁶

Yvon Béval :

Mais oui, mais oui. Mais parce que il était apolitique (rires). C'était la raison, il n'allait pas embêter. Le précepteur du dauphin, ce n'était pas toujours commode. Voyez ce pauvre Condillac dont on parlait. Qu'est-ce qu'il est allé ? Il est allé rasé le prince de Parme de telle façon que jamais plus le prince de Parme n'a voulu entendre parler de philosophie et il est venu, le prince de Parme, une espèce de bondieusard quand il a régné où il fallait aller à la messe et faire des prières du matin au soir.

35 Voir sa biographie : www.academie-francaise.fr/immortels/base/academiciens/fiche.asp?param=279 et sa controverse avec Louis-Claude de Saint-Martin : *Controverse avec Garat, séances des Écoles normales, recueillies par des sténographes, et revues par les professeurs* Paris, Imprimerie du Cercle Social, an IX [1801] et *Controverse avec Garat*, Paris, Fayard, 1990

³⁶ *Mon Portrait*, n° 164 : « Etant encore jeune je disais à ma belle-mère : Vous entendrez parler de moi sans que je puisse vous dire dans quel genre ce sera. Elle me rappela ces paroles-là lorsqu'en 1791, l'Assemblée nationale fit une liste de ceux parmi lesquels on choisirait un gouverneur au prince royal, et que je me trouvais je ne sais comment sur cette liste ; car assurément je ne l'avais pas cherché, et cette idée n'avait pu venir qu'à quelqu'un qui ignorait combien l'étais peu propre à une pareille place ». Et encore n° 450 : « La dernière garde que j'ai montée avant de quitter Paris l'an II de la république a été au Temple dans la cour intérieure, et au pied de la tour où est enfermé le petit Capet. Je ne pus m'empêcher de faire des réflexions sur l'état des choses politiques dans le moment actuel, de regarder ce lieu où je me trouvais, comme le point de mire sur lequel portaient à la fois tous les yeux de l'Europe, et de me rappeler que lorsqu'on m'avait mis en 1791 sur la liste de ceux parmi lesquels on se proposait de choisir le gouverneur du dauphin d'alors, on ne pensait pas que je le garderais un jour d'une autre manière qu'on ne l'imaginait. » Et encore : « À tout hasard, je vous envoie mes noms et ma résidence, afin que, si M. Barthélemy ne vous refusait pas tout à fait, il put mettre le ministre à même de prendre toutes les informations qu'il voudrait : *Louis-Claude de Saint-Martin, né à Amboise en 1743, et y demeurant depuis le mois de septembre dernier; voué à l'étude des sciences depuis sa jeunesse ; inscrit sur la liste des candidats, faite par l'Assemblée nationale, en 1791, pour choisir un gouverneur du fils de Louis Capet. Vous y ajouterez ce que vous voudrez.* » Lettre n° 27 - Correspondance de Saint-Martin avec Kirchberger, baron de Liebistorf (1792-1797) : www.philosophie-inconnu.com/Bibliotheque/biblio_pres.htm

CITATION :

Est-ce du sein de la paresse et de l'indolence qu'il faut aller chercher l'œil et la main de Dieu ?

N'oublie jamais que c'est un dieu jaloux et qui aime qu'on le prie ; parce qu'il sait que la prière ouvre les canaux de sa vie divine.

Prie, âme humaine, prie, mon âme ! Tu ne peux prier sans que ton Dieu même ne prie avec toi. Qu'est-ce qui te seras refusé si celui qui accorde est le même que celui qui demande ?³⁷

[2-09] Présentateur :

Bien sûr, tentative très, très brève dans la magistrature, un peu du métier des armes mais enfin, c'est un brevet d'officier et on sait très bien comment ça se passait à l'époque, ce n'était quand même pas la caserne, ni les exercices ni les chars d'assaut, il n'y en avait pas. Bien sûr, c'était quand même aussi très mondain comme activité.

Ensuite, la découverte de Martinès de Pasqually, l'entrée, on peut dire, à ce moment-là dans deux choses : la vie spirituelle d'une part et très vite l'écriture. *Des erreurs et de la vérité*,³⁸ comme un livre qui était écrit pour rétablir, si vous voulez, justement sa propre boussole vis-à-vis de la vie du temps, c'est-à-dire entre sa spiritualité et la philosophie des lumières. Et ensuite, je crois qu'il mène une vie qui sera celle-là, un spirituel et un homme de lettres.

Robert Amadou :

Très exactement, c'est un philosophe religieux, un philosophe religieux qui est écrivain, écrivain comme on consacre le métier d'écrivain au 18^e siècle après qu'il est né au 17^e.

C'est un homme qui va être l'apôtre mondain dont nous parlions, par conséquent ses journées souvent chez des personnes de la noblesse ou des personnes de la haute société en général.

Il va faire quelques voyages, ³⁹ beaucoup moins qu'on ne l'a dit, il n'a pas été en Allemagne, par exemple, mais il a fait deux voyages en Italie,⁴⁰ il a fait un voyage en Angleterre,⁴¹ il s'est rendu plusieurs fois à Lyon.⁴²

Il était à Bordeaux où il a rencontré, en effet, là les élus coëns, pour des raisons de service. Et puis il a fait un certain nombre de garnisons, mais ça ne présente pas beaucoup d'intérêt. Et puis, ce voyage à Strasbourg qui a été tout à fait décisif.

Le reste du temps, bien, il écrivait, il rencontrait beaucoup de monde et lorsqu'il jugeait que certaines personnes étaient capables d'entendre la vérité, il tenait avec elles des conférences particulières.

³⁷ *L'homme de désir*, présentation de Robert Amadou, Editions du Rocher 1979, n° 271, p. 297.

³⁸ « C'est à Lyon que j'ai écrit le livre intitulé : *Des Erreurs et de la vérité*. Je l'ai écrit par désœuvrement et par colère contre les philosophes. Je fus indigné de lire dans Boulanger que les religions n'avaient pris naissance que dans la frayeur occasionnée par les catastrophes de la nature. J'écrivis d'abord une 30^{ème} de pages que le montra au cercle que j'instruisais cher Mr Willermoz, et l'on m'engagea à continuer. Il a été composé vers la fin de 1773 et le commencement de 1774, en quatre mois de temps, et auprès du feu de la cuisine, n'ayant pas de chambre où je pûsse me chauffer. Un jour même le pot à la soupe se renversa sur mon pied, et le brûla assez fortement ». *Mon Portrait*, n° 165.

Et encore « [...] *Des Erreurs et de la vérité*, parce que dans cet ouvrage n'ayant pour but que de combattre la philosophie de la matière, je ne pouvais laisser voir le terme où je menais le lecteur, sans l'exposer à se dégoûter d'avance, tant les Ecritures sont en discrédit parmi les hommes ». *Mon Portrait*, n° 319.

³⁹ « Par deux fois, il visite l'Italie (1774 et 1787-1788) un voyage le mène à Londres (1787) ». Robert Amadou in Préface de *L'homme de Désir*, Editions du Rocher 1979, p. 7.

⁴⁰ On trouvera le texte des voyages en Italie en annexe.

⁴¹ « En 1787, j'ai vu en Angleterre un vieillard nommé Best ... » *Mon Portrait*, n° 59.

« Dans le voyage que j'ai fait en Angleterre ? j'ay senti que dans ce pays-là, tout me parlait jusqu'aux pierres, aussi j'ai écrit quelques notes sur ce pays qui m'on paru avoir quelque intérêt ». *Idem*, n° 65

« Avant d'aller en Angleterre, j'avais fait la connaissance à Paris, chez Mde de Coaslin, de mylord Beauchamp, fils de mylord Erford *Des Erreurs et de la vérité* ci-devant ambassadeur en France. Je reçus de lui beaucoup d'honnêtetés en Angleterre... » *Idem*, n° 216.

⁴² « Mon premier séjour à Lyon en 1773, 74, et 75, ne m'a pas été beaucoup plus réellement profitable que celui de 1785. Voyez n° 106. J'y éprouvai un repoussement plus marqué encore que celui n°89. [...] j'ose même croire que la voie de Lyon n° 106, a été une ramification de cette racine. C'est cependant lors de ce premier séjour à Lyon que j'ai développé et aligné les instructions que j'avais reçues à Bordeaux ; et ce travail m'a exercé aux lumières de l'esprit et du raisonnement ; mais l'action y manquait tellement de ma part, que de celle de mes collègues que je n'ay pas fait alors les vrais profits que j'aurais désiré, et qui sont réellement les seuls qui se comptent ». *Mon Portrait*, n° 145.

Saint-Martin, après son expérience des élus coëns, s'est beaucoup méfié de toutes les associations. Il est remarquable que les dernières lignes que nous connaissons de lui, celles qu'il a écrites avant sa mort, le 14 octobre 1803, au hameau d'Aulnay, actuellement commune de Châtenay-Malabry où il est mort d'une attaque d'apoplexie en quelques heures, il se trouve que ces dernières lignes qui achèvent son journal intime, *Mon portrait* comme il l'a appelé, sont à peu près les suivantes : « L'unité ne se trouve guère dans les associations. Elle n'existe que lorsque nous avons fait, chacun, notre jonction particulière avec Dieu, car nous nous trouvons alors frères les uns des autres.⁴³ » Je vous ai cité approximativement mais le sens est celui-là.

Présentateur :

Yvon Belaval, vous feuillotez cette édition de l'Homme de désir que nous avait procuré Robert Amadou dans la bibliothèque 10/18. comme c'est un texte que vous aimez particulièrement, nous l'avons souligné. Je voudrai que vous en lisiez un petit passage et que vous nous le commentiez pour nous dire ce que vous y trouvez.

Yvon Belaval :

Je prends absolument au hasard ce qui me tombe dès le début, tout au hasard...

CITATION dite par Yvon Belaval :

Soit béni, lumière brillante, splendeur visible de la lumière éternelle, d'où ma pensée a reçu l'existence.⁴⁴

[2-10] CITATION :

Tu t'es laissé si fort matérialisé ? que tu perdais toute idée des choses d'en haut ; et tu en venais au point de te dire : *est-ce qu'il y a une région spirituelle ?*

Tu te spiritualiseras au point, d'être quelque fois en état de te demander : *est-ce qu'il y a de la matière ?*

Le quiétisme et le néant sont le triomphe de la matière mais ils sont l'enfer de l'esprit.

Ignorez-tu qu'il ne faut faire qu'un pas dans le faux, pour avoir des passions ; et qu'il ne faut faire qu'un pas dans les passions pour en être dégoûté ?

Si tu en fais deux, il sera difficile que tu en reviennes ; parce que ce ne sera plus l'illusion de la nature qui te séduira, mais l'aiguillon de la mort même, qui, par son nombre et son sceptre empoisonné te lira sous son empire.

Pourquoi ne suivrais-tu pas cette progression dans un ordre inverse ? Ne te conduirait-elle pas également à un joug ? Mais ce serait au joug de la délivrance, de la liberté et du bonheur.⁴⁵

Chant.

[2-11] CITATION dite par Yvon Belaval :

Si ma pensée n'était une de tes étincelles, je n'aurai pas le pouvoir de te contempler.

[..] Hommes célèbres, ne dites plus : La lumière d'un flambeau se communique à d'autres flambeaux sans décroître, et c'est ainsi que les esprits sont produits par Dieu. [2-12]

Ne déshonorez plus la lumière visible en ne nous parlant que de son mécanisme matériel.

⁴³ Voici le texte exact : « L'unité ne se trouve gueres dans les associations elle ne se trouve que dans notre jonction individuelle avec Dieu. Ce n'est qu'après qu'elle est faite que nous nous trouvons naturellement les frères les uns des autres ». *Mon Portrait*, publié par Robert Amadou, Julliard 1961, n° 1137, p. 443.

⁴⁴ Louis-Claude de Saint-Martin, *L'Homme de désir*, Editions du Rocher, 1979, n° 2, p. 26.

⁴⁵ Louis-Claude de Saint-Martin, *L'Homme de désir*, Editions du Rocher, 1979, n° 271 p. 298.

Le flambeau peint la vie d'entretien, et non pas la loi de génération.

Ne faut-il pas une substance hors de ce flambeau pour qu'il lui communique la lumière visible ?

Mais notre Dieu est lui-même la lumière ; il tire de son propre sein la substance lumineuse de l'esprit.

Tout est complet sortant des mains du principe de tout. Il a voulu que la sensation de la lumière visible teinte à la vie de mon corps.

Il a voulu que le soleil réveillât dans mes yeux cette sensation de lumière visible.

Mais il a voulu réveiller lui-même dans mon âme la sensation de la lumière visible ;⁴⁶

Yvon Bélaival :

Je m'arrêterai là parce que ce serait trop long. C'était pour y donner une idée du style. Et alors ce qui frappe à première vue, c'est qu'il pratique ce que la poésie reprendra bien plus tard, il distribue son texte sous forme de distique : il y a deux lignes, deux lignes, deux ligne. C'est toujours par deux lignes. Chaque fois, au fond c'est déjà presque la poésie de Claudel, c'est d'un seul souffle, d'une seule émission qu'il faut lire chaque phrase, chaque deux lignes, c'est toujours deux lignes, ça n'est jamais interrompu par un point ou quelque chose comme ça. C'est une seule émission de la voix qui doit le lire. Vous remarquerez qu'il fait express de répéter les mots comme visible, visible, visible... invisible, visible, visible, invisible, exprès. Ce n'est pas le vocabulaire qui lui manque, mais il fait une sorte d'oratorio sur la lumière, sur les lumières, les deux lumières, la lumière qu'est Dieu, et la lumière que projette Dieu, que fait Dieu, que produit Dieu. Les deux sont indiquées par ce style qui est tout à fait saisissant par la simplicité : aucun mot compliqué, aucun mot à chercher dans le dictionnaire. Rien. Mais c'est la pensée qu'il faut chercher. C'est là la supériorité de Saint-Martin à mon sens.

CITATION :

Toute la nature est en somnambulisme. [2-13] Le temps n'est que l'hiver de l'éternité.

Une vie, une œuvre, Louis-Claude de Saint Martin, le Philosophe Inconnu, une émission d'Hubert Juin France. Avec la participation de Béatrice Didier, Yvon Bélaival, Jean-Pierre Brach et Robert Amadou. Textes lus par Marie Noël Barré, Claire Virey (?) et René Hernandez. Les illustrations musicales sont extraites de *La marche maçonnique* de Beethoven, du *Chant maçonnique* de Mozart et de *la Marche maçonnique funèbre* de Taskine ainsi que de *l'épisode quatrième* de Betsijolas (?). Mixage Roland Alaniès. Réalisation Jacques Taroni.

⁴⁶ *Idem*, n° 2, p. 26.

ANNEXE 1 :

Rapport de Louis-Claude de Saint-Martin avec Jean-Jacques ROUSSEAU

Textes extraits de :

Louis-Claude de Saint-Martin *Mon Portrait historique et philosophique (1789-1803)*

publié par Robert AMADOU. Julliard 1961.

N° 60

A la lecture des *Confessions* de J. J. Rousseau j'ay été frappé de toutes les ressemblances que je me suis trouvées avec lui, tant dans nos manieres empruntées avec les femmes, que dans notre gout tenant à la fois de la raison et de l'enfance, et dans la facilité avec laquelle on nous a jugés stupides dans le monde quand nous n'avions pas une entiere liberté de nous developper. Mais les différences que j'ay trouvées aussi entre nous deux, c'est la constance avec laquelle il suivoit un objet quand il l'avoit entrepris, constance que je n'ay pu avoir que forcément, et dans l'attrait urgent qui m'a dominé; c'est la richesse de son stile et la force de ses expressions, c'est la facilité avec laquelle il formoit ses attachements, tandis que je n'en ay pu former de réels qu'avec ceux en qui je trouvois des traces de la sagesse et de l'esprit de Dieu. Je crois que cet homme valoit mieux que moi, et que s'il avoit reçu les mêmes graces que moi il en auroit fait un meilleur usage. Quant aux dons de l'esprit, je crois que le mien étoit aussi facile que le sien, mais que je n'aurois jamais approché de sa profondeur si l'on ne m'eut ouvert des portes qui m'ont montré ce que ni Rousseau ni tant d'autres ne soupçonnerent jamais d'exister. Ma plume aussi n'étoit pas si lente et si tardive que la sienne. J'ay souvent écrit du premier jet, et même c'est ordinairement ce que j'ay écrit de meilleur. Pour son physique il a été mieux traité que moi par l'astral, et cela a été la source de sa grande sensibilité qui a été plus remuée par rapport à ce monde, tandis que la mienne l'a été plus par rapport à l'autre. Notre temporel a eu quelque similitude, vu nos positions différentes dans ce monde; mais surement s'il s'étoit trouvé à ma place avec ses moyens, et mon temporel, il seroit devenu un autre homme que moi. V. n° 419.

N° 419

Ce n'est pas seulement dans le caractère, et dans la destinée que je me suis trouvé des ressemblances avec J.J. Rousseau. V. n° 60. C'est aussi dans les principes philosophiques que les diverses situations de notre vie nous ont fait appercevoir et adopter. Quand il dit 1. vol. des *Confessions* page 127 : *Cette grande maxime de morale, la seule peut-être d'usage dans la pratique, d'éviter les situations qui mettent nos devoirs en opposition avec nos intérêts, et qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui; sur que dans de telles situations, quelque sincere amour de la vertu que l'on y porte, on foiblit tôt ou tard sans s'en appercevoir, et l'on devient injuste et mechant dans le fait, sans avoir cessé d'être juste et bon dans lame.* Quand il dit, même vol. p. 147, *La vertu ne nous conte que par notre faute, et si nous voulions être toujours sages, rarement aurions-nous besoin d'être vertueux;* il m'est impossible de ne me pas reconnoître, comme lui à ces verités; enfin je ne jette presque jamais les yeux sur son historique, et sur les tableaux de son ame sans appercevoir combien la nature nous avoit donné de choses de commun l'un avec l'autre, quoique, comme je l'ay dit, je ne me compare en rien avec lui ni pour *la vertu*, ni pour les talents. J'entends icy par la *vertu* la force et l'energie, ce en quoi, Rousseau m'a été très supérieur; mais j'en excepte l'honnêteté de l'ame, et le doux sentiment de la reconnoissance pour les bienfaits, surtout pour ceux qui concernent l'esprit, le coeur, et la raison. Car cet attrait étoit si vif chez moi que je me serois livré sans reserve, et surement sans ingratitude aux personnes qui auroient eu la bonté de prendre soin de moi dans cet ordre de choses; et je ne crains point de dire que si dans ma jeunesse j'eusse rencontré, comme Rousseau, un abbé Gaimés, et un abbé Gouvon, j'en aurois tiré un autre parti que lui, et je ne leur aurois pas donné lieu de me croire indigne de leur intérêt.

N° 423

Voicy une de mes différences d'avec Rousseau. Il a dit dans son *Héloïse* qu'avant de se tuer il falloit regarder s'il ne restoit pas encor autour de soi quelque bonne action à faire. J'ay dit, moi, à une personne qu'avant de se battre en furieux comme font les hommes dans leurs guerres ils devroient regarder autour d'eux s'il ne leur restoit pas encor quelque chose à apprendre. Rousseau étoit meilleur que moi, je l'ay reconnu sans difficulté. Il tendoit au bien par le coeur, j'y tendois par l'esprit, les lumieres et les connoissances; c'est là ce qui nous caracterise l'un et l'autre. Je laisse cependant

aux hommes de l'intelligence à discerner ce que j'appelle les vraies lumières, et les vraies connaissances, et à ne les pas confondre avec les sciences humaines qui ne font que des orgueilleux, et des ignorants.

N° 497

Dans le supplément aux Confessions de J.J. Rousseau j'ay remarqué de nouveau combien lui et moi avons d'analogie dans nos humeurs, dans notre caractère, dans nos goûts, et même dans nos passions, ainsi que dans quelques-unes de nos infirmités. J'y ai vu aussi avec plaisir qu'il avoit connu mon ami Kirchberguer et qu'il en disoit du bien. Au reste j'ay été moins content de ce supplément que des *Confessions* même si ce n'est par intervalle, ayant trouvé de tems en tems des mouvements d'ame délicieux. Ce supplément me paroît aussi moins bien écrit; il m'a en quelque façon donné la clef du stile de l'auteur. Son plus grand prix consiste dans les contrastes, et quelques fois plus dans le contraste des mots que dans le contraste des idées; aussi cet intéressant auteur nous laisse-t-il souvent dans les avenues de la vérité, et dans les régions de l'apparence. Ses lettres qui terminent le supplément en question sont à mon avis encore plus inférieures pour le stile; on en sent aisément la raison. Elles étoient moins travaillées que les autres ouvrages de l'auteur, et il avoué lui-même le besoin qu'il avoit de limer longtems ses écrits. Cela n'empêche pas que je ne lui rende toute la justice qu'il mérite. C'est par circonstance qu'il est resté dans les régions inférieures. Par nature il étoit fait pour aller beaucoup plus loin. Je le regarde comme le prophète du sensible naturel. Il avoit le germe du sensible divin, plus même que le germe du sensible spirituel, et si la Providence eut permis qu'il eut reçu la dixième partie de ce qu'elle a bien voulu laisser venir jusqu'à moi, il en eut tellement mis à profit la valeur qu'il auroit je crois fait descendre Dieu dans le monde. Sans doute que le moment n'en étoit pas encore venu.

Voir également n° 500 qui indique que Saint-Martin lisait l'*Emile* de Rousseau « [...] j'en étois à l'endroit où il recommande si fort de ne point contrarier le développement de la nature, surtout dans le premier âge des enfants... »

N° 516

Jean-Jacques dont j'aime à parler m'a fait quelquefois en le lisant une singulière impression. Il m'a semblé que son stile fesoit sur l'esprit, ce que la présence d'un grand seigneur bien habillé et couvert de decorations fesoit aux yeux. En voyant celui-cy si bien paré, et si chargé de marques de dignité, on est tenté naturellement de le prendre pour un homme très méritant et dont il n'y a que de bonnes choses à attendre; en lisant Rousseau, et voyant que c'est un homme qui dit si bien, on est tenté de penser que c'est un homme qui ne peut que dire vrai; d'ailleurs il ne vous laisse pas toujours le tems d'y regarder. Il vous entraîne, il garde si bien tous les passages que vous ne pouvez vous échapper de lui; il fait un si brillant vacarme que personne n'a le pouvoir ni le tems d'aborder. J'avois eu d'abord le projet d'insérer ces idées-cy dans l'*Éclair politique et philosophique*; mais c'eut été trop marquant contre un homme que j'honore; et il y en a assez, dans cette lettre-là, contre lui. J'ay mis à cette lettre une épigraphe angloise tirée des *Nuits* d'Young : *For human weal heav'n husbands all events. Night 1, verse 105*, parce que cela ne m'a pas paru un ouvrage assez considérable pour en tirer des miens l'épigraphe selon mon usage. Le titre a changé. V. n° 534.

ANNEXE 2 : Les voyages de Louis-Claude de Saint-Martin

Louis-Claude de Saint-Martin a fait quelques voyages :

Il parle assez l'anglais, l'italien qu'il ne connaît que très imparfaitement et l'allemand qu'il apprendra sur le tard pour traduire Jacob Boehme mais sans le parler.

Deux voyages en Italie en 1774-1775 et 1787

Pendant la révolution, chassé de Paris par décret du 27 germinal. Réquisition du Comité de Salut pour rentrer dans Paris après sa nomination par son district (frimaire an 3 – fin 1794) comme élève à l'École normale (n° 521). Saint-Martin se pose la question des raisons de cette nomination (n° 524) : « *Il est probable que l'objet qui m'amène à l'École normale est pour y subir une nouvelle épreuve spirituelle dans l'ordre de la doctrine qui fait mon élément ; ce n'est que dans le genre que l'on suit qu'on est éprouvé ; je serai donc là comme un métal dans le creuset, et probablement j'en sortirai plus fort et plus persuadé encore qu'auparavant des principes dont je suis imprégné dans tout mon être* ». Plus loin, il précise (n° 528) : « *Ce que j'ai prévu sur l'École normale 524, a eu lieu le 9 ventose dans la conférence avec Garat sur l'entendement humain...* ».

Pendant ce séjour parisien, n° 539 : « *Lors de ma résidence à Paris pour les Ecoles normales je fus logé rue de Tournon au ci-devant hôtel de l'Empereur, où je fus aussi mal qu'il est possible, et de toutes manières* ».

□ Italie en 1775

1775 : voyage en bateau entre Nice et Gênes. Puis se trouve à Turin (voir n° 161, dans les *Notes critiques*) et va à Rome en 6 jours. Octobre 1787, est à Sienne en Toscane où a lieu un tremblement de terre. A l'automne 1787, il est à Rome où il rencontre le peintre Neveu qui lui dressera son portrait, portrait qui sera donné au prince Reprin en Russie.

Visite de la Villa Borghese. Saint-Martin remarque particulièrement : « *St-Pierre, St-Marie-majeure, S-Jean-de-Latran, les bains de Constantin, le Colisée, le mont Palatin, les termes de Caracalla, les bains de Tite, le tableau de la Transfiguration au Janicule, le Columbarium d'Arrentius, le musée du pape, le musée du Capitole, la louve de cuivre brûlée par un coup de tonnerre le jour de l'assassinat de Cesar, la course des chevaux, la longueur des appartements en enfilade, les familia, les abominables manieres de chanter des gens du peuple dans un pays si fameux par la musique, la place d'Espagne, le Vatican, le chateau S-Ange, etc. etc. En general j'ay l'habitude d'etre plustot choqué des deffauts, que frappé des beautés de tout ce que je vois, et cela m'est arrivé à Rome comme ailleurs* ».

Quitte Rome « par des veturini avec une famille sicilienne » et va à Gênes. S'arrête 21 jours soit à Lerichi, soit à Porto-Venere, soit à Satzanne à cause du mauvais temps. Reste 5 jours à Gênes puis se rend à Antibes et de là en 5 jours en Avignon ?

Saint-Martin est allé à Naples où il rencontre l'abbé Pépé et d'autres personnes de la Franc-maçonnerie de Willermoz. Il visite la ville et les environs (n° 204).

Un voyage à Londres en 1787 (n° 59, 65, 216).

Pendant la révolution, s'il n'a pas été inquiété, un mandat d'arrêt a été lancé contre lui, mais qui n'a point été exécuté (n° 464)

Voici ce qu'il dit de ces voyages dans *Mon Portrait* :

Le voyage en Italie de 1775

□ N° 355

En 1775 je fis un voyage où je m'embarquai de Nice à Gênes. Il se trouva dans la felouque un inquisiteur de Turin avec qui je liai conversation, et à qui je parlai peut-etre un peu trop franchement sur certains objets, et certaines gens. Dans la route je lui demandai combien il y avoit du lieu où nous nous trouvions à une ville que nous voyions devant nous, il me repondit en françois mais en idiôme italien, *ils sont dies lieuës*. Quand nous fumes près de Gênes il m'engagea beaucoup d'aller le voir à Turin où je devois aller. Sur mon refus il me pressa de dire pourquoi, je ne me deffendis que par des raisons d'affaires, et par des honnêtetés. Mais depuis reflechissant sur nos conversations et sur les dangers que j'aurois pu courir à me trop approcher de cette sainte personne, il me vint dans la pensée que j'aurois pu lui reprendre : *Ils sont dies raisons*.

□ N° 125

A Sienne en Toscane au mois d'octobre 1787, je sentis un tremblement de terre, qui etoit le premier que j'eusse senti de ma vie. Quoiqu'il fut leger, je craignis que la nouvelle ne s'en repandit, et n'inquietât des amis que j'avois laissés à Lyon. J'ecrivis pendant les secousses à M Provensal, et pour justifier le griffon-nage et les pattes de mouche que le mouvement, et un peu la peur, me faisoient faire, je dis qu'il fesoit grand froid, et que j'avois les doigts gelés. Quand j'eus pris le tems d'observer le tremblement, je ne le jugeai pas dangereux, et je rassurai quelques habitants. Ils etoient tous dans les places et dans les grands chemins. Il n'y eut en effet aucun accident.

□ N° 384

A Rome je logeai pendant les premieres semaines à l'auberge chez Damon, en attendant l'arrivée du prince Galitzin et de Tieman. Un jeune peintre françois nommé *Neveu*, et très connu du Clermont-Tonnerre tué le 10 aoust 1792, se trouva pendant huit jours à la même auberge et à la même table que moi. Ce jeune homme avoit sçu en passant à Lyon que je devois venir à Rome, et il s'occupoit beaucoup de m'y découvrir. Comme je ne disois jamais un mot à table, cela ne lui eut pas été facile sans la circonstance d'un Anglois qui après diner commença avec lui une conversation sur mes objets. Je vis à la maniere de parler du jeune homme qu'il avoit lu mes ouvrages, et surtout qu'il avoit de grands moyens naturels pour deffendre sa cause. Je ne dis pas encor grande chose. Mais comme on forma la partie d'aller se promener à la Villa Borghese je suivis la compagnie. Là je fis en sorte de lier conversation avec le jeune homme. Il etoit fort reservé, car on l'avoit prevenu qu'il y avoit beaucoup de charlatans en ce genre, et que surtout il falloit se defier de ceux qui se jeteroient à sa tête. Je détruisis cependant en partie sa reserve en lui parlant de quelques personnes de mes amis

qui etoient aussi de sa connoissance; enfin je luy demandai son nom, après qu'il m'eut exposé tout son desir de connoitre l'auteur *des Erreurs et de la verité*. Quand nous en fumes là je lui promis de reconnoitre les marques qu'il me donnoit de sa confiance, en lui en donnant de la mienne, et je me déclarai. Jamais je n'ay vu d'homme plus surpris; il pensa tomber de son haut, et surtout il s'en vouloit extrêmement d'avoir mangé pendant huit jours avec moi sans m'avoir ni decouvert, ni même pressenti. Depuis ce moment-là nous nous vîmes tous les jours lui et moi, ainsi qu'un autre jeune homme nommé *Méximieux* qui fesoit le voyage de Rome avec lui. C'etoit en automne 1787 nous nous vîmes aussi assez souvent chez le cardinal de Bernis, et chez l'abbé de Bayonne. Les diverses personnes que j'ay vuës dans ces deux maisons et dans celle du bailly de La Brillane ambassadeur de Malthe sont indépendamment des cardinaux Aqua-Viva, Doria, Buon-Compagnon etc. le prince Borghese, les ducs et duchesse de Braschi, le prince de Lichtenstein, le comte de Fortia et sa femme, Santini, la princesse de Santa-Cruce, le commandeur d'Olomieux, la comtesse Piccolomini, un jeune Polignac, le comte de Vaudreuil, M^r et M^m de Jonville, le comte de Tchernichef et sa fille, deux Angloises dont l'une etoit ambassadrice à Florence, M^r de Vigensten espece d'agent de la Russie, le pere Jaquier jesuite et fameux mathematicien, le grand Narbonne et son neveu, ou plustot le neveu du cardinal, l'evêque de Vesoul, le senateur et sa femme, etc. Ce que j'ay remarqué le plus dans cette ville, c'est S^t-Pierre, S^{te}-Marie-majeure, S^t-Jean-de-Latran, les bains de Constantin, le Colisée, le mont Palatin, les termes de Caracalla, les bains de Tite, le tableau de la Transfiguration au Janicule, le Columbarium d'Arrentius, le musée du pape, le musée du Capitole, la louve de cuivre brulée par un coup de tonnerre le jour de l'assassinat de Cesar, la course des chevaux, la longueur des appartements en enfilade, les fainilia, les abominables manieres de chanter des gens du peuple dans un pays si fameux par la musique, la place d'Espagne, le Vatican, le chateau S^t-Ange, etc. etc. etc. En general j'ay l'habitude d'etre plustot choqué des deffauts, que frappé des beautés de tout ce que je vois, et cela m'est arrivé à Rome comme ailleurs. J'y etois venu de Turin en six jours et six nuits avec le courier. J'en repartis par des veturini avec une famille sicilienne qui alloit à Gênes; nous fumes obligés de nous arrêter 21 jours, soit à Lerichi, soit à Porto-Venere, soit à Satzanne à cause du mauvais tems. Je restai encor cinq jours à Gênes avant de pouvoir nie rendre à Antibes, d'où j'allai passer huit jours à Avignon avec de Ires dignes per-sonnes ruê de la Colombe. Je dois ajouter que M^r Neveu que j'avois vu à Rome est une des personnes en qui j'ay vu l'elocution la plus parée et la plus pompeuse. Il voulut absolument faire mon portrait. Tieman s'en empara et l'a porté en Russie au prince Repnin.

□ N° 204

Un des hommes le plus rempli de l'esprit évangélique que j'aye trouvé dans ma vie est l'abbé Pépé, que j'ay vu à Naples ; cet homme est vraiment un ange pour la vertu et pour la douceur. Il avoit pour ami un noble génois de la famille des Grimaldi; ce noble genois etoit né à Naples et y etoit resté sous le simple nom de dom Jacquino. Il avoit 70 ans, et avoit passé sa vie dans la pieté la plus austere, ayant donné tout son bien aux pauvres, et vivant lui-même comme le dernier des pauvres; toujours en prieres, et en oeuvres, car sa priere etoit efficace. Il recevoit l'aumone, mais ne la demandoit jamais, et même lorsque l'on lui presentoit quelques secours, il ne les acceptoit point qu'autant qu'il lui en etoit donné un ordre direct de son *guide*. Il a beaucoup écrit, mais c'etoit en langage napolitain, et différent du bon italien que je n'ay jamais sçu que très imparfaitement. Il annonçoit de grands evenements, mais il ne s'expliquoit point sur ces evenements, ni en general sur sa doctrine, excepté par ses vertus, et par sa conduite. Dom Diego Nazelli sicilien, chevalier de Malthe, au service du roi de Naples etoit aussi de cette societé. Willermoz l'avoit placé à la tête de sa chere maçonnerie dans cette contrée; mais comme il n'y avoit point de fil d'Arianne à ce labyrinthe, il ne sçavoit où se tourner dans le poste qu'on lui avoit donné. Mais tous ces hommes-là etoient si excellents que j'ay respiré près d'eux les meilleures influences. Le Vesuve, Pausilippe, la grotte du Chien, le lac Agnano, Pouzzole, Vexes, Cumes, Pompeia, Herculanium, Caserta où je vis le fameux peintre Hakertz, l'etablissement chinois, la societé des nobles où j'entrevis le baron de Collowrath que La Chevalerie m'avoit présenté à Paris, le Museum dont le directeur etoit aussi de la société de l'abbé Pépé, le chevalier de Réquésens qui etoit un chercheur dans *mon affaire*, voilà les principaux objets qui me sont restés dans la memoire, et qui m'ont très intéressé. S'il me revient quelque chose sur ce pays, je le noterai.

Le voyage en Angleterre en 1787 : 59, 65, 216

□ N° 65

Dans le voyage que j'ay fait en Angleterre, j'ay senti que dans ce pays-là, tout me parloit jusqu'aux pierres, aussi j'ay écrit quelques notes sur ce pays qui m'ont paru avoir quelque intérêt. Dans mon voyage en Italie, j'ay senti que dans ce pays-là les hommes même ne me

disoient rien; aussi je n'y ay rien écrit. Cependant si les pierres modernes de Rome ne me parloient pas comme celles d'Angleterre, les pierres anciennes m'y parloient beaucoup, et j'avois commencé à mettre là-dessus la plume à la main. Mais l'ami Tieman me fit quelque dispute scientifique sur le mot *Kittim* de Jeremie et de Moïse, d'où je fesois dériver la grande Grece, et d'où je voyois sortir l'accomplissement des propheties, et des conquêtes des Romains sur les Juifs, et enfin la destruction de ces mêmes Romains. Cela m'arrêta au premier pas et je n'ay point continué, tant j'ay besoin d'être encouragé dans mes occupations, et de n'être pas repoussé par des difficultés qui ne me paroissent pas justes. Au demeurant cet ami Tieman est un homme plein de mérite, de connoissances, et des plus excellentes qualités.

Premier voyage à Strasbourg (1788)

□ N° 118

La ville de Strasbourg est la seconde après Bordeaux à qui j'aye des obligations inappréciables, parce que c'est là où j'ay fait connoissance avec des vérités précieuses dont Bordeaux m'avoit déjà procuré les germes. Et ces vérités précieuses c'est par l'organe de mon intime amie, qu'elles me sont parvenues puis-qu'elle m'a fait connoître mon cher B.

Lorsque je fus prêt d'aller dans cette ville pour la première fois en 1788, M^o Labourot me fit espérer la connoissance de la fameuse *Gros-Jean*. Je voulois rompre mon voyage. Mais elle dit. Non, partez, tout est arrangé pour votre départ, vous ne savez pas ce qui vous attend à Strasbourg. Je ne tardai pas à (voir qu'elle avoit eu raison sans le savoir.

Indépendamment de cela j'y eus aussi l'aventure la plus romanesque qui puisse exister et qui seule aura peut-être dans ce recueil un article à part.

□ N° 272

Kirchberguer n° 438, 418, 517

□ N° 517

Au mois de brumaire l'an 3, mon ami Kirchberguer m'a envoyé de Suisse un volume contenant plusieurs traités de Jeane Leade traduits en allemand; et une traduction françoise de *Weg zu Herinn* de notre cherissime amie B. Mais ce qui m'a fait encor plus de plaisir, ce sont les détails qu'il y a joints de la vie d'un nommé Gichtel, né à Ratisbonne et qui s'est fait l'éditeur des ouvrages de B. à Amsterdam en 1682. Cet homme rare est probablement un de ceux qui ont le mieux profité des riches trésors renfermés dans les écrits de notre ami.

Les mathématiques

N° 91

N° 532

[..] et moi j'y ay vu jusqu'à l'origine des langues; mais j'ay appris là aussi combien les mathématiques avançoient peu l'esprit de l'homme, et qu'elles ne fesoient que le préserver comme les bourrelets de l'enfant.